3 1761 04925855 1

ŒUVRES INÉDITES

DE

PIERRE MOTIN

PARIS

Cabinet du Bibliophile

M DCCC LXXXIII

ŒUVRES INÉDITES

DE

PIERRE MOTIN

CABINET DU BIBLIOPHILE

N° XXXI

TIRAGE.

320 exemplaires sur papier vergé (nos 31 à 350).
15 » sur papier de Chine (nos 1 à 15).
15 » sur papier Whatman (nos 16 à 30).

350 exemplaires, numérotés.

N° 177

ŒUVRES INÉDITES

DE

PIERRE MOTIN

PUBLIÉES

AVEC UNE NOTICE ET DES NOTES

PAR

PAUL D'ESTRÉE (pseud.)

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXXII

330748
28. 8. 36.

A Monsieur PAUL *LACROIX*

Conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal

MONSIEUR,

Le nom de La Croix fut longtemps funeste à Motin. Les œuvres de jeunesse du poète de Bourges, restées jusqu'alors inédites, et dont j'entreprends la publication, témoignent de cette fatale influence.

Le nom de Lacroix m'a été au contraire toujours favorable. C'est sous ses bienveillants auspices qu'il m'a été donné d'entrer dans la carrière.

Permettez-moi donc, Monsieur, de vous offrir, à vous le grand maître de l'ordre des Bibliophiles Français, la dédicace des ŒUVRES INÉDITES DE MOTIN *comme un témoignage de mon éternelle gratitude et de ma respectueuse admiration.*

PAUL D'ESTRÉE.

MOTIN

SA VIE ET SES ŒUVRES

I

. . . . . .
Que ces vers où Motin se morfond et nous glace.
(BOILEAU, *Art poét.*, ch. IV.)

Si nous avons choisi cette épigraphe, ce n'est évidemment pas pour donner au lecteur un avant-goût des compositions de notre poète, mais bien pour protester tout d'abord contre une erreur littéraire du grand satirique qui en a déjà commis bien d'autres, à tel point que sa réputation d'infaillibilité, comme critique, commence à en être singulièrement ébranlée.

Je me suis toujours demandé (et cette recherche, si elle se généralisait, ne laisserait pas que d'être piquante) comment Boileau procédait à l'examen des victimes qu'il citait à son tribunal, puis à leur jugement, et enfin à leur exécution. Certes l'affaire ne devait pas traîner en longueur : quelques pièces lui suffisaient pour qu'il se crût amplement éclairé ; et

bien avant certains magistrats qui lui ont emprunté, sinon le texte, du moins l'esprit de leur formule ordinaire, l'impatient et irascible juge du Parnasse a dû dire aux pauvres diables qui interjetaient appel de son inflexible décision : « Allez vous asseoir ! »

A mon avis, Boileau ne s'est pas départi de cette ligne de conduite envers Motin. Ou il n'a pas daigné lire ses œuvres, ou il n'a pas su les comprendre.

Quand il voulut, le jour où il composa son *Art poétique*, connaître les contemporains de Malherbe, c'est-à-dire les écrivains de la période littéraire qui commence en 1590 pour s'arrêter en 1640, Boileau, après avoir consulté les livres de Malherbe, de Racan, de Régnier, de Bertaut, de Du Perron, de Des Portes et de Maynard, parcourut les divers recueils, tels que *Parnasse des meilleurs poetes*, *Muses françoises*, *Temple d'Apollon*, *Recueil des plus beaux vers de ce temps*, etc., etc., où se trouvent réunies assez confusément les pièces d'auteurs moins célèbres, que les compilateurs de l'époque ont jugées dignes d'être présentées au lecteur.

Or, dans presque tous ces volumes, d'ordinaire fort compacts, la première pièce qui se trouve portée à l'actif de Motin est peut-être une des pires qu'il ait jamais faites : c'est le *Phœnix*, poème

dédié *au Roy,* sorte d'imitation indigeste de Claudien, qui contient, à de rares intervalles, des vers bien frappés, mais qui est généralement fort ennuyeuse, d'autant qu'elle est très-longue, ce qui n'est pas un péché d'habitude chez Motin.

Certes, si Boileau a commencé l'étude de Motin par la lecture du *Phœnix*, il a dû envoyer le livre et l'auteur à tous les diables; peut-être même n'a-t-il pas voulu en voir davantage.

Mais j'admets qu'il ait poursuivi son examen. La série des pièces qui accompagnent l'assommant poème du *Phœnix* se compose, à l'exception de quelques morceaux officiels, d'élégies ou de satires fort courtes, vivement troussées et qui ne manquent ni d'esprit ni de grâce. C'est là une partie importante de l'œuvre de Motin; et s'il lui faut attribuer la réputation de fameux poète que se fit notre auteur parmi ses contemporains, nous devons reconnaître que ceux-ci n'avaient pas précisément tort.

La note dominante du talent de Motin, c'est une sorte de mélancolie pleine d'amertume et féconde en sarcasmes, tristesse âpre, poignante et railleuse dont nous retrouvons dans notre Alfred de Musset, ce génie toujours souffrant, l'expression la plus noble et la plus puissante.

Je ne m'étonne pas, si Boileau a lu complètement les poésies de Motin, qu'il l'ait trouvé sans

force et sans chaleur : il eût adressé le même compliment à l'œuvre de Musset. Sa nature lui interdisait toutes les faiblesses de sentiment.

En tout cas, Boileau n'a pas connu les poésies de Motin qui ont paru dans les recueils satiriques du XVIIe siècle : car il eût promptement réformé une appréciation bien différente de celle dont il a si judicieusement flétri le cynisme de Régnier. Nous trouvons là encore un point de comparaison entre notre auteur et Alfred de Musset qui, lui aussi, a collaboré à ce *Parnasse satirique du XIXe siècle*, que la Belgique seule a le droit de vendre au grand soleil.

Nous préférons, pour épuiser la justesse de notre parallèle, parler d'une œuvre de Motin qui lui fait beaucoup plus d'honneur, que le régent du Parnasse n'a certainement pas connue, mais qui n'eût pas désarmé ses foudres impitoyables : car, comme nous l'avons déjà dit, Boileau n'a jamais connu de l'esprit que la causticité et les rudesses, et non la souplesse et la grâce. Or, l'œuvre de Motin à laquelle nous faisons allusion est d'un charme fin et pénétrant : nous l'avons découverte au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, et c'est en l'étudiant avec la plus scrupuleuse attention que nous avons relevé cette affinité directe, cette sorte de parenté littéraire entre le poète de Bourges et l'auteur de *Rolla*.

L'authenticité du manuscrit nous paraît suffisamment démontrée par le manuscrit même. Le papier, signalé par le catalogue comme papier du XVIIe siècle, est absolument le même que le papier d'un autre manuscrit où nous avons retrouvé plusieurs pièces de Motin, les unes imprimées dans des recueils de poésies, les autres inédites. Or, ce papier a été fabriqué vers la fin du XVIe siècle ou dans les premières années du XVIIe siècle.

L'écriture du manuscrit 2382 est bien l'écriture du temps : s'il nous était permis d'introduire ici une remarque incidente, nous signalerions cette observation dont il est facile de contrôler la sincérité que, sept ou huit fois par siècle, l'écriture change de forme et de caractère : les maîtres en calligraphie sont assez désolés de ces variations graphiques qui sont « de nouvelles preuves, nous disait gravement l'un d'eux, de l'inconstance de la nation française ».

Or l'écriture du manuscrit de Motin est ronde et grosse : elle est émaillée de fautes d'orthographe; elle est évidemment l'œuvre d'un copiste maladroit; car nous ne saurions admettre qu'elle émane de la main de l'auteur lui-même. Motin était fort instruit; il était élève de Cujas. En outre, il ne nous reste aucune pièce manuscrite du poète qui permette la comparaison des deux écri-

tures, d'autant que celle du manuscrit change brusquement à la fin. L'écrivain a colligé, sous la rubrique *Almanagh*, une série de petites pièces que nous avons retrouvées éparses dans divers recueils manuscrits, et imprimées tantôt sans désignation d'auteur, tantôt sous le nom de Sigognes, tantôt enfin sous celui de Motin. Aussitôt après la dernière de ces pièces, apparaît une écriture différente, appartenant à la graphique du XVIe siècle, parfaitement orthographiée, d'une lecture difficile, et reproduisant une nouvelle série de pièces que nous avons relevées dans les mêmes recueils. Celles-ci, par exemple, sont toutes anonymes. Or, les recherches que nous avons entreprises pour reconstituer dans son intégrité l'œuvre de Motin nous ont permis de constater que les unes et les autres étaient des fragments d'un ballet publié, en 1612, sans désignation d'auteur.

Nous avons compris ce ballet dans les œuvres de Motin, précisément parce que le manuscrit 2382 nous a paru présenter toutes les garanties d'authenticité désirables. Dans plusieurs pièces, Motin est nommé en toutes lettres; en outre, un sonnet (les poésies imprimées de notre auteur en contiennent fort peu), un sonnet, dis-je, est dédié « à mon frère J. Motin ».

Ce manuscrit est une œuvre de jeunesse qui a dû échapper aux libraires des premières années

du XVIIe siècle, fort avides cependant des poésies de Motin : car aucune de ces pièces ne se trouve reproduite dans ses œuvres imprimées.

Les Raphael du Val, les Toussaint du Bray et les Sommaville ont perdu là une excellente occasion de publier un chef-d'œuvre. Une bonne partie des pièces, en général fort courtes, qui le composent sont autant de petits bijoux finement ciselés, d'une fraîcheur exquise et d'un goût parfait. Il est tel sonnet ou telle ode qu'on pourrait, après quelques légères retouches, présenter, ainsi que nous l'avons déjà dit, comme poésie inédite d'Alfred de Musset. En outre, ces pièces nous donnent de précieux renseignements sur la vie de Motin, jusqu'alors à peu près inconnue, et c'est grâce à ce concours imprévu que nous pourrons reconstituer en partie la biographie de notre poète.

II

Pierre Motin[1] est né à Bourges, dans la seconde moitié du XVe siècle, vers 1566. Il appartenait à cette grande et puissante bourgeoisie

1. *Motin* ou *Mottin* : l'orthographe du nom ne me semble pas bien nettement fixée : dans les recueils de vers on lit indifféremment *Motin* et *Mottin*. Cependant, Chenu, L'Estoille et La Thaumassière écrivent *Motin*; et le signataire de la Convention de 1568 se nomme *Motin*.

qu'anoblissaient les fonctions municipales, aux termes de lettres patentes de Louis XI, reconnaissant ainsi la fidélité de la vieille ville à la fortune de Charles VII, le petit roi de Bourges. Parmi les noms des deux cent trente-six notables qui signèrent, le 18 mai 1568, une convention par laquelle ils s'engageaient à s'unir pour la défense de l'Église catholique, je trouve un sieur Motin, probablement le père de notre poète : ce qui me confirme dans cette supposition, c'est que les noms de ses cosignataires sont reproduits en partie dans les œuvres manuscrites de Motin, devenu le camarade et l'ami des enfants de ces mêmes personnages.

L'éducation et l'instruction de Motin furent également soignées. En même temps qu'il apprenait l'escrime et l'équitation, comme s'il eût été gentilhomme, il suivait les cours de la célèbre université de Bourges. Cette université, fondée en 1466, comprenait cinq facultés : le droit civil, le droit canon, la théologie, la médecine et les arts ; l'illustre Cujas y fut appelé en 1554. Motin, qui paraît avoir étudié plus spécialement le droit, eut Cujas comme professeur, et, par reconnaissance pour son ancien maître, en 1590, il composa son *Tombeau*, pièce que nous trouvons dans ses œuvres de jeunesse.

Motin, digne fils du signataire du traité d'U-

nion, était un intrépide ligueur. Bien que le parti des politiques fût dissous depuis 1576, il restait encore un certain nombre de ces sages et prudents citoyens, les modérés du temps, dont Henri IV devait plus tard être le représentant autorisé. Mais alors ils étaient en butte à la risée publique. Motin ne les épargne pas.

Cependant la Ligue elle-même ou Sainte-Union, fondée en 1577, se maintenait difficilement à Bourges. Vers 1589, la ville était partagée entre deux factions : l'une, représentée par M. de La Châtre, tenait pour les Guises ; l'autre, avec M. de La Grange, était dévouée au roi. Un des points les plus fortifiés de Bourges, la *Grosse-Tour*, était occupé par les Ligueurs ; et certain jour, s'il faut en croire notre poète, on lui prêta, bien qu'il appartînt à l'Union, de sinistres projets contre cette position formidable.

Aussi bien plaisantait-il : car, depuis quelque temps, ses opinions politiques étaient singulièrement battues en brèche par l'amour.

Il s'était épris de la fille d'un échevin de Bourges, Mlle de La Croix, dont il célèbre la beauté avec cet enthousiasme qui n'appartient qu'aux jeunes cœurs. Il a bien quelques attentions délicates pour ses deux cousines Marguerite, pour sa commère Jeanne, pour Catherine Genthon, pour Madeleine Maréchal, etc., etc.; mais son véritable culte est tout

entier pour Mlle de La Croix à qui sont adressées presque toutes les pièces du manuscrit.

Motin, esclave de sa folle passion, la promène par toute la ville, nuit et jour (lui aussi était noctambule), à *la Tour*, à *Charlet*, au *Gué aux Dames*, quartiers de Bourges qui existent encore : il est sans cesse sur les pas de sa maîtresse, il l'accompagne au sermon, il revient avec elle au logis; mais une vieille sempiternelle, une duègne vigilante, la tante de Mlle de La Croix, surveille les allées et les venues de notre amoureux. La belle Marie est affligée d'un *bobo* vulgaire, d'un clou : voilà Motin aux champs; mais ses angoisses redoublent, un voisin de Mlle de La Croix vient d'être enlevé par la peste.

Une passion aussi profonde aurait dû être payée de retour : hélas ! Motin n'était pas favorisé de la nature ; à plusieurs reprises, surtout dans ses œuvres imprimées, il avoue avec une certaine amertume qu'il n'est pas « beau », qu'il n'a pas « le poil blond des jeunes courtisans ». Et puis la fortune ne lui avait sans doute pas mieux souri que la nature. Or, sa maîtresse était belle, riche, dédaigneuse : un grand seigneur lui plaisait bien autrement qu'un méchant poète; elle n'était pas insensible non plus aux séductions de l'uniforme. En vain Motin se confie-t-il aux bons soins d'un barbier qui lui prodigue toutes les séductions de ses

cosmétiques, implore-t-il le secours et les consolations de ses amis d'enfance, adjure-t-il l'ingrate de ne pas le délaisser : il doit renoncer pour toujours à l'espoir de se faire aimer d'elle.

Une telle déception, qui fut la première grande douleur de sa vie, imprima à la muse de Motin cette teinte mélancolique qui reparaît dans toutes ses œuvres, lors même que l'auteur se laisse aller aux caprices les plus échevelés de son humeur satirique.

Du reste, l'horizon politique s'assombrissait tous les jours davantage. Motin, qui avait espéré, comme tant d'autres avant et après lui, trouver sa fortune dans la couronne de laurier des poètes, constatait avec douleur que « depuis six années » consacrées au culte des Muses il n'avait amassé que des rhumes et des rhumatismes. Aussi déclare-t-il formellement qu'il renonce à la poésie, la pire des professions, surtout pendant la guerre civile. N'eut-il pas aussi d'autres déboires à la même époque? Dans un cantique, qui cependant pourrait bien n'être qu'une paraphrase d'un psaume connu, il parle en termes assez vagues de persécutions subies par sa famille, par ses frères, etc. Dans une autre pièce, il déclare qu'il va se faire capucin. A cette époque les amoureux dépités semblent avoir choisi les couvents de cet ordre[1] comme le

1. Les capucins ouvrirent un couvent à Bourges en 1588.

refuge des passions malheureuses; mais autre chose est de l'écrire, autre chose est d'y entrer[1].

En tout état de cause, le recueil de poésies inédites de Motin, tel que nous le publions, est évidemment une œuvre de sa jeunesse. Il a été écrit entièrement à Bourges, et l'auteur a dû le composer vers sa dix-huitième année, c'est-à-dire à partir de 1584; il le termina en 1590, quelques mois après la mort de Cujas, au plus fort de la guerre civile. Nous devons ajouter que, certaines de ses pièces rappelant des faits et des dates de l'histoire locale de Bourges, nous les avons contrôlés et vérifiés d'après les documents authentiques laissés par Catherinot, La Thaumassière, etc., etc.

III

La tourmente s'était apaisée. Le roi Henri avait acheté Paris au prix d'une messe, et la France commençait à respirer.

Les poètes, qui se taisent, comme les oiseaux, pendant l'orage, reprenaient leur lyre, pour parler le langage du temps; et, comme pour mieux caractériser ce réveil de l'esprit humain, Despinelle

---

1. Les chansons du temps témoignent de cette singulière disposition d'esprit chez les poètes du XVIe siècle.

préparait ses « Muses ralliées » dont la faveur publique devait lui enlever en moins de dix années cinq ou six éditions.

Le roi et la nouvelle cour demeurant aux Tuileries depuis 1594, poètes, savants, écrivains de toute sorte, accoururent à Paris. Motin ne fut pas des derniers. Un sonnet composé en l'honneur du sieur de Louvencourt et inscrit en tête des premières œuvres poétiques de ce personnage (Paris, Drobet, 1595) porte la signature de Motin. Notre auteur nous apprend qu'il a définitivement quitté Phœbus pour Thémis : il était sans doute avocat à Paris ; et il ajoute que s'il rompt un silence, qui lui pèse du reste, c'est par considération pour le sieur de Louvencourt dont il veut honorer le talent.

Le premier pas, le plus difficile, venait d'être fait.

Trois ans plus tard, nous retrouvons Motin repris entièrement par le monstre, qui cette fois finira par le dévorer. Dans le « recueil de plusieurs diverses poésies » (Bonfons, Paris, 1598) et dans le recueil de Despinelle (première édition des *Muses ralliées*, 1598) figure un certain nombre de pièces de Motin, la plupart anonymes [1], mais qui

1. Comme l'avoue humblement Despinelle, son travail, fait à la hâte, ne laisse pas que d'être confus. Il réunit, comme le font la plupart de ses contemporains, entre autres Raphaël du Val de Rouen (Temple d'Apollon) toutes les pièces de même caractère : Dédain, inconstance, absence, etc., etc. Seulement il oublie de les faire suivre du nom de l'auteur.

sont certainement de notre poète, puisqu'elles lui sont attribuées dans d'autres recueils de date postérieure.

Peu de temps après, dut paraître son poème du *Phœnix*, qui certainement n'ajoutera rien à sa gloire, mais qui, en ce temps-là, contribua singulièrement à sa fortune. La pièce était adressée à Henri IV et datée de 1599 ou de 1600. En tout cas, elle est antérieure à 1601 : Motin eût-il négligé de parler du Dauphin? Or, dans toute la pièce, on ne rencontre pas la moindre allusion à la naissance du futur Louis XIII. Le roi, sensible aux éloges du poète, n'oublia pas son panégyriste, et plus tard, sur son commandement (ainsi s'exprime Despinelle dans ses *Muses ralliées* de 1607), Motin dut traduire en vers français un dithyrambe latin du P. Théron, dénué de toute espèce d'intérêt et nommé le poème des *Dauphins*. Balzac, dans une lettre qu'il écrit à Chapelain en 1641, assure que Motin avait traduit, en même temps que *les Dauphins*, un autre poème du P. Théron, *les Couronnes* (*Coronæ*). J'ai bien retrouvé *les Couronnes*, mais en latin seulement. Quant à la traduction, je ne l'ai vue nulle part.

En tout cas, si elle est perdue et pour peu qu'elle ressemblât à celle des *Dauphins*, la postérité s'en consolera facilement, car la traduction de ce dernier poème est d'une platitude déplorable.

Motin n'en était pas moins arrivé au but que s'était jadis proposé sa jeunesse. Il vivait du produit de son travail ; et son titre officieux de poète de cour le rassurait sur les incertitudes de l'avenir en même temps qu'il lui valait cette célébrité dont le souvenir protégea longtemps encore sa réputation.

Du reste, à partir de cette époque, Motin, convaincu sans doute de son peu d'aptitude pour la cantate officielle, y renonce presque entièrement pour ne plus s'occuper que de sujets de son choix.

C'est alors qu'il compose ces odes, ces stances, ces chansons, ces épigrammes, si appréciées par ses contemporains, qui circulent de main en main, et quelquefois sous le manteau, qu'on recueille toujours religieusement, comme nous l'apprend Pierre de L'Étoile et que déjà recherchent avidement les libraires.

Cette période, qui s'étend de 1600 à 1610, eût été assurément la plus belle de la vie de Motin, si notre poète n'eût été victime, comme jadis, d'un amour malheureux. Je sais bien qu'à cette époque les enfants d'Apollon (et aujourd'hui encore ils sont coutumiers du fait) faisaient vibrer à plaisir et pour la gloire d'une maîtresse imaginaire la corde de la passion incomprise ou mal satisfaite ; mais les accents de Motin sont trop vrais, son désespoir trop profond, et certains faits trop précis pour

que nous ne puissions affirmer qu'il ait eu affaire à une ingrate. Et encore cette ingrate devait être une très grande dame. Nous hésitons entre la reine Marguerite, qui, malgré son âge respectable, avait des égards tout particuliers pour la pléiade poétique du temps, et la marquise de Verneuil, dont le frère, le comte d'Auvergne, était un ami de Motin. Toujours est-il que cette passion eut pour le pauvre poète des suites funestes, des coups de bâton, assure un contemporain, qui a consigné ce piquant détail dans une note manuscrite accompagnant le sonnet où Motin rappelle un peu trop crûment sa bonne fortune, hélas ! de si courte durée.

Le ressouvenir et le ressentiment de telles catastrophes ont laissé leur empreinte sur l'œuvre du poète ; mais cette fois l'empreinte sera ineffaçable ; la grâce et l'exubérance enthousiaste de la jeunesse ne sont plus là pour corriger l'âpreté d'un courroux légitime ; l'homme fait n'a plus d'illusion, et ses regrets vivent toujours. La mignardise, l'afféterie, les concetti où se plaît la muse adolescente de Motin ont disparu à peu près de ses dernières œuvres, les seules qui soient imprimées et que l'on retrouve éparses dans les recueils du temps. Le style, moins incorrect, est plus noble et la pensée plus élevée : la phrase ne flotte plus au gré des caprices de l'inspiration, et l'idée s'y condense, tellement serrée parfois qu'elle en devient

obscure. Mais l'expression est toujours poétique et vigoureuse : c'est surtout dans le domaine de la satire qu'elle trouve toute sa force d'expansion ; il faut dire que ce genre de composition était fort apprécié des beaux esprits du temps ; les obscénités révoltantes, qui en rendent aujourd'hui l'impression impossible, dans notre pays du moins, ne choquaient alors le goût de personne : le naturalisme était même fort bien porté, du moment que l'irréligion, qu'on appelait libertinage, ne s'y faisait pas jour.

Les contemporains de Motin (et c'est probablement à cette appréciation que Boileau a demandé son fameux vers) disaient du poète de Bourges, qu'il avait « trop de flegme et pas assez de feu ». Motin, que les biographes appelleraient volontiers le chaste[1], lorsque sa plume l'est si peu, mena peut-être une vie aussi dissipée que celle de ses confrères : seulement, au lieu de s'afficher, comme Régnier et Berthelot qui couraient les mauvais lieux, et surtout comme l'infâme Sigognes qui devait sa fortune au plus honteux des métiers, Motin abritait dans le mystère ses amours plus ou moins délicates : des notes manuscrites, insérées à côté de

1. Il jouissait également d'une grande réputation de sobriété ; car le poète Isaac Du Ryer dans l'épitaphe qu'il lui consacre, lui dit plaisamment que ce n'était pas la peine de boire tant d'eau, etc., etc.

telle ou telle pièce que lui attribuent les recueils satiriques, nous édifient sur la nature de sa liaison avec les plus fameuses courtisanes du temps. Mais comme il n'avait pas toujours lieu d'être satisfait de leurs procédés, sa verve railleuse les flagelle souvent d'importance. Il semble même, à lire la plupart de ces pièces où le persiflage est la note caractéristique, que cette vie irrégulière lui ait inspiré plus de dégoût que de plaisir.

Chose bizarre ! Aucun de ces poètes satiriques, qui s'injurient si volontiers entre eux, ne l'a pris pour cible de ses quolibets. Pas un n'en parle. Régnier l'aimait beaucoup et lui dédia une de ses satires ; et j'ai retrouvé dans le *Parnasse* de Théophile, qui, chacun le sait, n'a pas été seul à composer ce recueil ordurier, une autre satire qui est adressée à Motin et dont je n'ai pu découvrir l'auteur [1].

Cependant, bien que notre poète fréquentât peu les gens de lettres de son temps, il ne dédaignait pas de travailler avec eux à l'occasion. Du reste, ses devoirs de courtisan l'y obligeaient. L'Italie avait apporté en France la mode des ballets ; et cette sorte de divertissements avait pris un développement extraordinaire sous le règne d'Henri IV.

---

1. Le *Parnasse satyrique* a été publié en 1622, et Motin est mort en 1612 au plus tard : est-il possible que Théophile lui eût adressé si longtemps à l'avance cette épître ? A vrai dire, Théophile arriva à Paris en 1610.

Des collectionneurs d'élite, comme le duc de La Vallière, et des érudits infatigables, comme M. Paul Lacroix, ont cherché à réunir ou à rétablir tous les ballets qui ont été dansés à cette époque. Mais ce travail est resté forcément incomplet : à en juger par les fragments de ballets publiés dans les divers recueils du temps, le nombre en est considérable : chaque poète y apportait le contingent de son inspiration, et si nous avons été assez heureux pour reconstituer complètement un ballet des plus importants à l'avoir de notre poète, nous avons dû constater que pour beaucoup d'autres, il s'était rencontré avec nombre de collaborateurs sur un terrain si fort apprécié à la cour.

Hélas! tant d'assiduité ne devait pas le mettre à l'abri des retours de la fortune; je ne sais quelle sorte de déboire le pauvre Motin eut encore à subir; mais, en 1609, il fit ses adieux, dans un fort beau sonnet[1], à toutes les vanités de ce monde et à toutes les séductions de la cour.

Cette boutade fut cependant de courte durée : le comte d'Auvergne lui écrivit dans sa solitude pour l'exhorter, entre deux compliments, à remonter sur la brèche. Motin ne se fit pas prier bien long-

1. Un des rares sonnets imprimés de Motin. Faut il attribuer à sa mésaventure amoureuse de Bourges cette sorte de répugnance pour une forme poétique qu'il emploie si volontiers dans ses œuvres de jeunesse?

temps, puisque nous le retrouvons, au commencement de l'année suivante, à la cour, où il compose le *Ballet de Monseigneur le Dauphin*.

Trois mois après, Henri IV tombait sous le couteau de Ravaillac.

Tous les poètes d'alors entonnèrent un chant funèbre en l'honneur du monarque assassiné. Vainement ai-je cherché parmi leurs noms celui de Motin : il ne s'y trouvait pas, et je m'expliquais difficilement le silence d'un poète de cour en pareille occurrence, quand je rencontrai dans les éphémérides des *Antiquités de la ville de Bourges*, par l'avocat Chenu, la mention suivante :

« J.-J. Motin, mort en 1610, un des meilleurs « poëtes françois, si la mort ne l'eût ravi à la fleur « de son aage. »

Le compatriote de Motin (car Chenu est Berrichon, lui aussi) a commis une erreur, quant au prénom : Motin s'appelait Pierre ; il avait eu pour frère Jacques Motin, qui mourut à sept ans, et dont il pleura, dans un tombeau-sonnet, le trépas prématuré.

Le poète mourut donc en 1610, peu de temps avant le roi Henri. Chenu a bien pu se tromper sur le nom, mais pas sur la date : il était intime de Motin qui lui avait adressé des stances insérées au commencement de la deuxième édition de son livre des *Cent Réglemens notables*.

Comment expliquer alors l'existence de ces pièces publiées en 1612, après les fêtes du Camp de la place Royale, en l'honneur du mariage de Louis XIII avec l'infante d'Espagne, pièces qui portent la signature de Motin? Il serait trop long de raconter ici comment le roi, peu soucieux des droits de la propriété littéraire, accorda successivement à Porchères et à Rosset le privilège de l'impression et de la vente de cette fameuse entrée, si connue sous le nom de *Camp de la place Royale*.

Je ferai seulement remarquer que parmi les cinq ou six éditions de diverse origine que l'on publia de cette relation, celle de Rosset est la seule qui attribue à Motin la paternité de deux ou trois pièces de vers. Est-ce une raison suffisante pour croire que Motin vécut jusqu'à cette époque? On prêtait si volontiers, et sans plus ample informé, à tel ou tel auteur les pièces dans sa manière, qu'il ne faut se prononcer qu'avec la plus grande circonspection, en l'absence d'un double ou triple contrôle établi d'après les recueils imprimés, ou d'après les manuscrits [1]?

Peut-être cette incertitude eût-elle disparu, si les pièces de Motin avaient été recueillies et im-

1. C'est ainsi que dans un « Recueil des plus beaux vers de ce temps » appartenant à un de nos bibliophiles les plus distingués j'ai relevé des rectifications de nom d'auteur, écrites, paraît-il, de la main même de Malherbe.

primées depuis sa mort. Le poète dédaigna-t-il de se livrer à ce travail pendant qu'il vivait encore, ou bien fut-il surpris par la mort au moment où il préparait l'édition de ses œuvres ? Je m'étonne que cette pieuse mission n'ait pas été au moins remplie par sa famille : celle-ci, en effet, cultivait les muses et devait bien cet hommage à la mémoire d'un parent qui lui faisait tant d'honneur. Mme Motin, sœur de notre poète, était poète elle-même; elle a publié d'assez mauvais sonnets dans *les Muses en deuil en faveur du sieur Brun* (Paris, Toussaint du Bray, 1620). Son mari, le sieur Bonnet, « frère d'alliance » de Motin, en a fait paraître dans le même recueil qui ne valent guère mieux. Enfin, un autre Bonnet, probablement le fils d'un des deux poètes précédents, qui se dit « nepveu d'alliance du sieur Motin deffunt », s'est fait imprimer comme tel dans les *Delices de la poésie françoise* que Rosset et Baudoin ont publiées en 1615.

IV

On s'étonnera peut-être que Motin, après avoir joui d'une célébrité justement acquise, soit tombé, après sa mort, dans l'oubli le plus complet. Il ne méritait certes pas cet excès d'indignité. A défaut de toute autre qualité, son originalité seule suffirait à

le distinguer de ses contemporains. Le lieu commun était le sujet sur lequel s'exerçaient le plus volontiers les poètes. L'absence, l'indifférence, l'ingratitude, le portrait de l'objet aimé, servaient de prétexte aux déclamations les plus passionnées. Même en ne cherchant pas à se soustraire à cette tyrannie de la mode, Motin trouvait le moyen de tirer de ces banalités quelque idée ingénieuse : sa lecture, difficile parfois, comme je l'ai déjà dit, demande une attention sérieuse; mais bientôt on est récompensé de ce labeur par la découverte de délicatesses inattendues.

Motin appartenait à cette école indépendante, dont Régnier a été le type le plus glorieux, qui s'était dégagée de la manière de Ronsard, mais qui ne voulait pas s'assujettir aux lois tyranniques de Malherbe, le brutal pédagogue du Parnasse. Celui-ci, qui n'a pas malmené Motin comme il a fait de tant d'autres de ses contemporains, en parlait volontiers comme d'un de ses meilleurs disciples [1].

Régnier disait de son ami « qu'il était bon poète sans être fou et qu'il n'était pas de ces poètes sauvages qui offusquent la nature et l'art de la véritable poésie par leurs expressions ampoulées ».

L'Académie française voulait, dans son premier

---

1. Singulière prétention de la part d'un poète dont la plupart des productions sont de beaucoup postérieures à celles de Motin.

projet de dictionnaire, le citer comme une autorité.

Paul Boyer, dans sa *Bibliothèque universelle*, le qualifie de très excellent poète français; et Guillaume Colletet fait son éloge dans le *Discours de l'éloquence et de l'imagination des anciens*.

Il appartenait à Boileau, ainsi que nous l'avons déjà dit, de démolir complètement la réputation du poète berrichon. Le savant *Baillet*, ne comprenant pas l'injustice de l'illustre critique, affirme dans son livre du *Jugement des savans*, que Boileau a voulu écrire *Cotin* et non *Motin*. Brossette, qui était familier de Despréaux, affirme, au contraire, que son ami avait toujours entendu désigner Motin, et non Cotin « qui n'est pas du tout froid ». Soit; mais on conviendra que le grand satirique, mettant en opposition Cyrano de Bergerac avec Motin, établissait là un singulier parallèle, l'un des deux auteurs venant au monde dix ans après que l'autre en avait disparu.

V

Nous croyons notre travail aussi complet que possible : nous avons réuni toutes les pièces de Motin éparses dans plus de vingt recueils imprimés ou manuscrits; et c'est à peine si deux ou trois

autres, qui nous avaient été signalés comme contenant des poésies de notre auteur, ont pu échapper à nos recherches. Nous les signalerons en temps voulu, non pas que nous supposions qu'ils puissent comprendre d'autres pièces que celles qui ont été déjà imprimées dans des recueils du même genre, mais parce que, si une communication obligeante nous mettait en mesure de les retrouver, nous nous empresserions de collationner ce nouveau texte avec le nôtre, dans l'intérêt même de notre travail.

Nous divisons les œuvres de Motin en trois parties :

1° Ses œuvres de jeunesse, empruntées toutes au manuscrit que nous avons retrouvé à la Bibliothèque nationale, et qui sont par conséquent inédites ;

2° Les œuvres imprimées, déjà publiées dans divers recueils,

3° Ses pièces libres, qui ont paru également, mais que la loi nous interdit d'éditer en France.

Ces diverses poésies ont été recueillies par nous dans les ouvrages suivants :

MANUSCRITS

1° Manuscrit 2382 (fonds français) de la Bibliothèque nationale. Ancien 8,066. Inédit.

2° Manuscrit 884 (fonds français) de la Bibliothèque

nationale. Ancien 7237. Collection de Mesmes. Pièces inédites.

3° Manuscrit 24352 (fonds français) de la Bibliothèque nationale. *Recueils des ballets du duc de La Valliere*. Réédité en partie par M. P. Lacroix [1].

4° Manuscrit 25550 (fonds français) de la Bibliothèque nationale. *Recueils divers bigearrés du grave et du facétieux, du bon et du mauvais selon le temps* par Pierre de L'Étoille, père de Claude de L'Etoille de l'Académie française. La Bibliothèque de l'Arsenal contient une copie, moins complète, de ce manuscrit qui est tout entier de la main de L'Etoille. Pièces inédites.

Les manuscrits de la Bibliothèque nationale 19187 (Collect. Coislin), 12491, 24322 (collect. Gaignières) contiennent des pièces de Motin qui ne portent pas sa signature, bien qu'elles lui appartiennent effectivement.

Enfin, un des manuscrits de Conrart renferme la paraphrase des sept psaumes de la Pénitence attribuée à Motin. Pièces inédites.

RECUEILS IMPRIMÉS

Les Amours et Premieres Œuvres poétiques de François de Louvencourt, seigneur de Vauchelles. Paris, Drobet, 1595.

Recueil de plusieurs diverses poésies. P. et Nicolas Bonfons, Paris, 1598.

Les Muses ralliées. Paris, Mathieu Guillemot, s. d. (vers 1598). In-12.

Les Muses françoises ralliées de diverses parts. Paris, M. Guillemot, 1599.

---

1. En outre plusieurs pièces se retrouvent dans le *Recueil des plus excellens ballets de ce temps*. P. T. Du Bray, 1612.

L'Academie des modernes poëtes françois, remplie des plus beaux vers que ce siècle réserve à la postérité, à M. de Nerveze. A Paris, chez Anthoine du Breuil, tenant sa boutique sur les degrez de la grand'salle du Palais, 1599, avec privilége du Roy.

Œuvres du sieur de La Valletrye. Paris, Vallet, 1602.

Muses ralliées. A Paris, chez Guillemot, au Palais, 1603, avec privilége.

Les Muses incognues, ou la Seille aux bourriers, plaine de desirs et imaginations d'amour. A Rouen, de l'imprim. de Iehan Petit, 1604. In-12.

Le Parnasse des plus excellens poëtes de ce temps, 1607. A Paris, chez Mathieu Guillemot, au Palais, en la gallerie des Prisonniers.

Regnier. — *Satyres.* — Edit. de 1608 (la première).

Les Muses gaillardes, recueillies des plus beaux esprits de ce temps, par A. D. B. Paris, de l'imprimerie d'Anth. du Breuil (s. d.). In-12.

Les Muses gaillardes, etc., etc., reveües, corrigées et beaucoup augmentées. Paris, *Du Breuil,* 1609. In-12.

Cet ouvrage est évidemment la deuxième édition du précédent.

Les Œuvres du sieur de La Roque de Clairmont en Beauvoisis, à la reyne Marguerite. Paris, veuve Claude de Monstr'œil, 1609.

Nouveau Recueil des plus beaux vers de ce temps. A Paris, chez Toussaint Du Bray, rüe Sainct-Iacques, aux Espics meurs, et en sa boutique au Palais, en la gallerie des Prisonniers, 1609, avec privilége du Roy.

Les Muses françoises ralliées de diverses parts, par le sieur Despinelle à Lyon, par Barthelemy Ancelin, imprimeur ordinaire du Roy, 1609.

Le Parnasse. Lyon, B. Ancelin, imprimeur du Roy, tome I, s. d. Ce livre est édité par Despinelle; mais cet

exemplaire, que j'ai trouvé à la bibliothèque de l'Arsenal, porte sur le dos de la reliure la date de 1611. (Cette date me paraît apocryphe.)

Le Parnasse. Tome II, à Paris, chez Mathieu Guillemot, au Palais, avec privilège du Roy. Même remarque, seulement la date est de 1618 (date certainement apocryphe).

Recueil des reglemens notables tant generaux que particuliers, de J. Chenu, avocat au parlement. Paris, Fouet, 1611.

Le Labyrinthe d'amour, ou Suite des Muses françoises, recherchée des plus beaux esprits de ce temps, par H. F. S. D. C., à Lyon, par Barthelemy Ancelin, imprimeur ordinaire du Roy, 1611. In-16.

Le Temple d'Apollon, ou Nouveau Recueil des plus excellens vers de ce temps. A Rouen, de l'imprimerie de Raphaël du Petit Val, libraire et imprimeur du Roy, 1611.

Le Camp de la place Royale, par Porchères, Paris, Micard, 1612.

Les Chevaliers de la felicité, par Rosset. Editions de 1612 et 1616. Paris, Laquehays, 1616.

Nouveau Recueil des plus beaux vers de ce temps. A Lyon, par Barthelemy Ancelin, imprimeur ordinaire du Roy, 1615.

Satyres bastardes. Paris, 1615.

Delices de la poésie françoise, recueillies par Rosset et Baudoin, ou Nouueau Recueil des plus beaux vers de ce temps. Paris, 1615 et 1620 : la première partie a été publiée par Rosset et la deuxième par Baudoin, à Paris, chez Toussaint du Bray.

Les Satyres et autres Œuvres folastres du sieur Regnier. Dernière édition, reueüe, corrigée et augmentée de plusieurs pièces de pareille estoffe, tant des sieurs de Sigognes, Motin, Touuant et Bertelot, qu'autres des plus beaux esprits de ce temps. A Paris, chez Charles Sevestre, sur le Pont-Neuf, deuant le cheual de bronze, 1616.

Même ouvrage. A Rouen, chez Iacques Besongne, dans la cour du palais, 1625.

Recueil des plus excellens vers satyriques de ce temps, trouuez tant dans les cabinets des sieurs de Sigogne, Regnier, Motin, qu'autres des plus signalez poëtes de ce siècle. A Paris, chez Anthoine Estoc, au Palais, en la gallerie des Prisonniers, près la chancellerie, 1617, avec privilége du Roy.

Cabinet satyrique, ou Recueil parfaict des vers piquans et gaillards de ce temps, tiré des secrets cabinets des sieurs Sigogne, Regnier, Motin, Berthelot, Maynard et autres des plus signalez poëtes de ce siecle.

Edition de	1618	
—	1620	
—	1666	
Réédit. de	1864	(Brux., imp. Briard.)

Les Delices de la poésie françoise, ou Recueil des plus beaux vers de ce temps, corrigé de nouueau par ses autheurs et augmenté de plusieurs belles et rares pièces non encores imprimées, recueilli par F. de Rosset et dédié à Monseigneur le cardinal de Raiz.

A Paris, chez Toussaint du Bray, rüe Sainct-Iacques, aux Espics meurs et en sa boutique au Palais, en la gallerie des Prisonniers — 1618, avec privilége du Roy — autres édit. : 1627, 1630, 1638, T. du Bray et Métayer.

Le Cabinet des Muses, ou Nouveau Recueil des plus beaux vers de ce temps. A Rouen de l'*imprimerie de David du Petit-Val,* imprimeur et libraire ordinaire du Roy, 1619. In-16.

Parnasse des poëtes satyriques, ou Recueil de vers gaillards et satyriques de notre temps, s. l. 1622. Pet. in-8.

Le Sejour des Muses, ou la Cresme des bons vers, tirée du meslange et cabinet des sieurs de Ronsard, Du Perron, Aubigny père et fils, de Malherbe, de Lingendes, Motin, Maynard, Théophile, de Bellan et autres bons autheurs, à Rouen,

chez Thomas Daré, près le Palais, dans la court des Loges, 1626, iouxte la copie imprimée à Lyon.

Même ouvrage, 1630, Rouen, M. de La Motte.

Jardin des Muses. Paris, de Sommaville, 1643.

Satyres de Regnier. Edition de Lenglet-Dufresnoy, 1733.

Des recueils de poésies tels que le *Recueil de Barbin*, les *Annales poétiques*, etc., etc., ont reproduit un certain nombre de pièces de Motin; d'autres compilations, composées exclusivement d'épigrammes et de contes [1], ont réédité, sans désignation d'auteur bien entendu et en les défigurant, certaines poésies, surtout celles du *Cabinet satyrique*, dont Motin lui-même avait emprunté l'idée aux joyeusetés du XVIe siècle.

En outre, j'ai retrouvé dans le « *Trésor des plus excellentes chansons amoureuses et airs de cour recueillies des plus insignes poetes de ce temps* (*Rouen, Nicolas Angot*, 1614) », une pièce que le manuscrit 2382 donnait incomplète. Cette pièce, dans le recueil imprimé, ne porte pas de nom d'auteur [2]. *La Lyre d'Orphée* (*Paris*, *Boisset*, *s. d.*) en

---

1. Entre autres *le Joujou des demoiselles*.

2. Les chansonniers de la fin du XVIe siècle et du commencement du XVIIe siècle contiennent, à côté d'inepties et d'obscénités, un choix très remarquable d'*Odes* et de *Stances* empruntées aux œuvres de *Ronsard*, *Baïf*, *Desportes*, etc., etc., et dénommées indistinctement *chansons* par l'éditeur. Malheureusement, aucune n'est signée; il est probable que plus d'une d'entre elles doit appartenir au bagage poétique de Motin.

contient une autre anonyme. Enfin, dans la *Comédie des chansons* de Beys (Paris, 1640) et dans plusieurs recueils munis d'une sorte de « clef chansonnière », on rencontre encore quelques fragments des œuvres de Motin.

Deux ouvrages seulement, qui m'étaient signalés comme contenant des pièces du poète de Bourges, ont échappé à mes recherches ou ne m'ont pas donné les résultats attendus.

Je n'ai pu me procurer les *Délices satyriques* (de Sommaville, Paris, 1620), et j'ai vainement cherché dans les airs de cour de Guédon (1608-1620) les pièces attribuées à Motin.

Quoi qu'il en soit, j'espère que le lecteur curieux de connaître les œuvres d'une victime innocente de Boileau et prenant en considération le labeur pénible de consciencieuses recherches accueillera favorablement ce premier volume.

P. D'ESTRÉE.

OEUVRES INÉDITES

DE

PIERRE MOTIN

SONNETS

I

Le soleil en tous lieux decouvre sa lumiere;
L'arc-en-ciel bigarré, l'email de ses couleurs;
L'aurore aux belles mains, le chrystal de ses pleurs;
La lune, de son front la clarté tout entiere;

La terre, en tous endroits sa moisson nourriciere;
En tous endroits l'esté ses ardantes chaleurs;
Le printemps, en tous lieux le thresor de ses fleurs;
Ma maîtresse, en tous lieux sa beauté singuliere;

Sa beauté luit partout. Je ne sçaurois garder
Les hommes de l'aimer et de la regarder;
Je ne puis retenir son amour vagabonde.

Et cela ne me doibt apporter un tourment:
La Croix ne doibt sans plus secourir un amant,
La Croix qui secourust quelquefois tout le monde.

II

Si le soleil vous brusle, o gentilles fleurettes,
Je vous arroseray du chrystal de mes pleurs ;
Si l'eau tombant du ciel altere vos couleurs,
Je vous rechaufferay de mes flâmes secrettes.

Si vous ne sentez point les haleines mollettes
Des zephirs temperant les ardantes chaleurs,
Les souspirs que je pousse au fort de mes douleurs
Pourront entretenir vos robes vermeillettes.

S'il est vray, belles fleurs, que vous soyez icy
Pour avoir esprouvé un amoureux soucy,
Que ne me change Amour en une fleur nouvelle?

Helas! il m'eust changé; mais ce fust le malheur
Que je fus consumé de l'œil de ma cruelle:
Il ne resta de moy de quoy faire une fleur.

III

Seraine belle et doulce, à la voix doulce et belle,
De beautez et de chantz, de chantz et de beautez,
Mon Dieu, que vous chantez et que vous enchantez,
Enchantez et chantez d'une façon nouvelle !

Vostre voix tellement mes esprits ensorcelle
D'une force sans force heureusement domptez
Que j'estime pecher les tenant arrestez
A penser d'aultre chose et ne penser en elle.

Belle voix angelique, object de mon penser,
Maistresse de mes sens, tu me fais ballancer,
Ores guay, ores triste, ô voix magicienne !

Tu fais, comme le Ciel, me rendant soubz ta loy,
Tantost plein d'une joye et tantost d'un esmoy !
Ouy, car ton harmonie est semblable à la sienne.

IV

ADIEU AUX MUSES

Je veulx prendre congé de ces belles sorcieres,
Du troupeau mensonger de ces Muses qui m'ont
Trop longtemps retenu dessus leur double mont
A boire le chrystal de leurs froides rivieres.

J'ay perdu, malheureux, six années entieres
A façonner des vers, vers ingrats qui me font,
Au plus verd de mon age, en mes forces premieres,
Des rhumes à la teste et des rides au front.

Je ne veux plus marcher pensif et solitaire;
Courtisan des neuf Sœurs, je fus leur secretaire :
Je quitte cet estat que j'ay si fort aymé.

Je le veux resigner, il m'est trop difficile.
Aussy durant ce temps de la guerre civille
Ce bel estat nouveau m'eust été suprimé.

V

AULTRE

SUR LE MESME SUBJECT

Il fut banny du ciel, et sur la moite rive
De l'onde Amphrisienne et par les prés herbeux,
Miserable vacher, mena paistre les bœufs,
Estrangement espris d'une amitié lascive.

Puis il aima Daphné, qui se changea, fuitive,
En un laurier plustost qu'avoir pour amoureux
Le chetif Apollon, tant il fust malheureux.
Puis on me vient conter qu'il fault que je le suyve.

Il n'a rien que du vent, et le pauvre coupeau
De ses Muses ne donne à boire que de l'eau
D'un rocher morfondu. Je cherche un aultre maistre.

Donc, Phœbus, je te quitte et ne veux plus de toy,
Ou, si tu me retiens, aussy tost change-moy
En un caméléon pour du vent me repaistre.

VI

Sur toutes les coulleurs j'ayme la feuille morte
Qui ne change jamais la beauté de son teint,
Non plus que mon amour d'un beau desir atteint.
C'est aussy la coulleur que ma maistresse porte.

Mais comment, ô beaux yeulx, dont la puissance forte
Alume dans mon cœur un beau feu pur et saint,
Pourquoi, beaux yeux, le vert en vos couleurs n'est point
Comme ceste couleur qui la tristesse apporte?

Est-ce pour figurer un trespas rigoureux
A ceux que vos beautez ont rendu langoureux?
Est-ce pour faire voir quelque rigueur nouvelle,

Qu'un rameau sec et vert d'une couleur vous sert?
Je ne sçay; mais gardez qu'Amour d'une estincelle
Vous monstre qu'un bois sec brusle mieux que le vert.

VII

TUMBEAU

D'UN SIEUR JEHAN LOUVERT

Je voy ce lieu où de Louvert repose
Dans un tumbeau la depouille à requoy:
Un dur sommeil et un silence coy
Tiennent sa bouche et sa paupiere close.

Soit que je marche ou bien que je repose,
Soit que je songe, en dormant je le voy:
Tousjours Louvert à mes yeux se propose,
Tousjours Louvert se represente à moy.

Si j'aperçoy quelqu'un qui luy ressemble,
Le pouls me bat... j'ay la voix qui me tremble,
Les yeux confuz et confuz les espritz.

Puis, quand je lis ses carmes, non... ses charmes,
Dedans mes yeux s'engendrent mille larmes,
Et mille escripts engendrent mille cris.

VIII

TUMBEAU

DU DEFFUNCT M. LE DOYEN DE CAMBRAY

D'un Nestor tant sçavant la cendre demeurée
Repose dans le fonds de ce tumbeau creusé.
Voicy son corps de l'aage et du travail uzé,
Digne qu'il eust au monde eternelle durée.

Que l'on garde à jamais sa memoire honorée ;
Que de manne et de miel son corps soit arrozé :
Car le miel et l'honneur de Parnasse epuisé
S'écoulerent jadis de sa bouche dorée.

Le grossier Alemand, l'infidele Gregeois,
Esbahis, l'ont ouy discourir pour nos rois
D'un langage animé d'une soigneuse cure.

Plantez mille olliviers à l'entour de ces lieux,
Et tous arbres sacrés au messager des Dieux,
Pour celuy qui, vivant, fut un aultre Mercure.

IX

ÉPITAPHE DE PERION

Falloit-il que la Mort, trop soubdaine à te prendre,
Te ravist de mon sein? Falloit-il qu'à ton ranc
Tu visses la cruelle, et que ce poil si blanc
Long, retords et frisé, fust si tost mis en cendre ?

Las! ton age innocent au moins te debvoit rendre
Immortel pour un temps ! Car, o pauvret, le sang
De quelque beste morte, écoullé de son flanc,
N'avoit souillé jamais ta levre jeune et tendre.

Donc, puisque tu n'as peu sa rigueur esmouvoir,
Afin que sur ton corps il ne puisse pleuvoir,
Au millieu de ces bois je te couvre de terre.

Vous, sangliers, et vous, cerfs, qui libres et dispos
Errez par ces forests, ne passez sur ces os.
Eh! le mignon jamais ne vous a fait la guerre.

X

TUMBEAU

DE DEFFUNCT JACQUES MOTIN MON FRERE

Mon frere, que le sort cruellement volage
Desrobe de mes yeux, je ne te verray plus.
Las! ton corps est caché, dans un tumbeau recluz;
Et de toy seulement me reste ton image.

Ton œil est sans clarté, sans couleur ton visage,
Tes pieds sans mouvement; tes membres sont percluz;
Tes beaux cheveux dorez, refrisez, crespelus,
De la terre, des vers, sont le triste partage.

A peine le soleil avoit tourné sept fois
Par les douze maisons de tous les douze mois
De ta naissance au jour qu'une mortelle glace

Mit ton corps sous la terre et ton esprit en paix.
Adieu, mon frere, adieu, sois heureux à jamais:
Ce que ma main escrit, l'eau de mes pleurs l'efface.

XI

A MARIE

Vos beaux yeux, que l'Amour a choisis pour retraicte,
Qui, pour cacher ses traitz, lui servent de carquois,
Ces deux astres d'aimer de leurs benignes lois
Rendent sous leurs regards toute chose subjecte.

C'est d'eulx que Cupidon emprunte la sagette,
Mais plutost mille traits qu'il nous jette à la fois.
Il est né d'une roche, allaicté dans un bois,
Celuy qui ne reçoit la loy qu'ils nous ont faicte.

Si quelqu'un dit la loy dont le sauvage cœur
Reboucha tous les traitz du celeste vainqueur,
Qu'il ne pense pourtant eschapper sa puissance.

Fault qu'un jour il la sente. O arrêt rigoureux!
N'y a-t-il point d'appel? Helas! non, car vos yeux
Contraignent par prison leur rendre obeissance.

XII

LORSQUE LE VOISIN DE MARIE MOURUT DE PESTE

Grand Apollon, par tes traictz, par ta lyre,
Par tes rayons qui nous donnent le jour,
Par le rameau qui serre tout autour
Tes beaux cheveulx, ton amoureux martyre,

Viens, je te prie, o Phœbus, et retire
Bien loing la peste, oste-la d'alentour
De ma maistresse : en la sauvant, Amour
Te sçaura gré de sauver son empire.

De ton nepveu garde le paradis :
Tu le feras, car, Apollon, jadis,
Tu sceus que c'est de l'amoureuse flame!

C'est donc assez; Marie, ostez la peur
De cette peste et qu'eussiez dans le cœur
Tous les tourments qu'Amour séme en mon ame!

XIII

Je n'ayme point à voir cette idole admirée
De ces veaulx qui font cas de son visage peint,
Qui d'une bouche estroicte et d'un parler contrainct,
Mignardant tous ses motz, contrefaict la sucrée;

Mais j'ayme la beauté d'une fille bien née
Qui à jamais ses mœurs et ses propoz ne feint,
Qui ne sçait point changer à toute heure de teint,
Aussy belle au matin comme à l'apres-dînée.

Pour mouiller vos cheveulx, hausser vostre tetin,
Il ne faut desormais vous lever plus matin:
Car en vostre beauté vous êtes trop deceüe.

Votre miroüer vous ment et vous mentent tous ceulx
Qui disent : « Je vous ayme! » On peint Amour sans yeulx;
Et j'ay, pour vous aimer, une trop bonne veüe.

XIV

Lorsque, fâché, ta cruaulté j'accuse,
Et que je viens hardy te demander
Cela de quoy tu ne me veulx ayder,
Et si ne veulx permettre que j'en use,

Tu me respons d'une subtille ruze:
« Il fault, Motin, encore retarder !
Prenez ma foy que je vous veulx garder.
Je vous la donne! » O la gentille excuse!

Tousjours, tousjours tu me presches ta foy;
Et, sans tirer aultre chose de toy,
Tu veulx sans plus que ta foy je retienne.

Que sert la foy sans aultre plus grand bien ?
Pere Bernard prêchant à Saint-Estienne
Dit que la foy sans les œuvres n'est rien.

XV

ANAGRAMME

SUR LE NOM DE DAMOISELLE CATHERINE GENTON

Cithere gent a nom.

Cithere, qui de nom fais revoir Cytherée,
Tu fais revoir encor mille et mille fois mieulx
Les graces de son nom, les rayons de ses yeulx
Et sa rare beauté des mortelz adorée.

Elle, malgré le port d'une lance dorée,
Dompta Mars indompté au cœur audacieux.
Celui qui te void, beau miracle des cieux,
Et qui ne t'ayme, ha la poictrine ferrée.

Les attraictz qu'elle avoit pour surprendre Adonis,
Tu les as pour combler de tourments infinis
Mille amans dont les cœurs nuiçt et jour tu consommes.

Si l'on punit celuy qui brusle une maison
D'une peine mortelle ou bien d'une prison,
Quel supplice attens-tu, toy qui brulles les hommes ?

XVI

A MARGUERITE

Je ne m'estonne point de la troupe indiscrette
Qui, superbe, a voulu, d'un cœur malicieux,
Souiller le sainct honneur, honneur qui volle aux cieulx,
De Marguerite ensemble et courtoise et gentille ;

Ainsy void-on souvent, quand l'herbe nouvellette
Commence à descouvrir son thresor à nos yeulx,
S'assambler au printems des crapaux odieux
Pour gaster le beau teint d'une belle fleurette.

Mais le soleil, dardant ses rayons les plus chauds,
Faict cacher aussitost ces horribles crapaux :
De leur infect venin sa lumiere s'irrite.

O Phœbus, qui des fleurs conserve la coulleur,
Conserve le bonheur de ceste Marguerite !
Son corps comme son nom est une belle fleur !

XVII

A JEHANNE

Le tiran des humains, Amour, qui tout surprend,
Se resolut d'entrer, de force ou de cautelle,
Dans le fort non forcé de ma raison fidelle.
Un grand roy comme luy sçait ce qu'il entreprend.

Pour faire son approche, un escadron il prend
D'Amours, de Ris, de Jeux. Mon audace nouvelle
Repousse longuement ceste troupe cruelle :
Car un brave soldat des premiers ne se rend.

Que fait cet obstiné? Les fouldres il desserre
D'un bel œil amoureux qui renversoit à terre
Le fort de ma raison de forces depourveu.

Il entre de furie, et tout mon bien saccage.
Ma poictrine sans plus me restoit du pillage.
Il ne peut l'emporter : las! il y met le feu.

XVIII

Je venois de laisser ma Jehanne qui despouille
D'attraicts et de flambeaux et Venus et l'Amour,
Quand, passant au millieu d'un large carrefour,
Une nuyt qu'il pleuvoit, je trouvay la patrouille.

L'on me dit : « Qui va là ? » on m'arreste, on me fouille,
Puis on me va disant: « Tu brasses quelque tour,
Ou bien contre la ville, ou bien contre la Tour.
Tu n'as pas grand soucy que ton manteau se mouille. »

Je respondis : « Messieurs, je suis un escollier.
— Ah! mordieu ! ce dit un, menons-le prisonnier.
Comment ! comment ! la nuit, aller battre l'estrade ! »

A ces motz je m'escarte et gagne une maison.
Eussé-je resisté? Nenny, car, d'une œillade,
Jehanne seulette me mit bien en prison.

XIX

J'ay ce plaisir, Fradet, o plaisir trop vollage !
De contempler le front, et la bouche, et les ris,
Les graces, les attraicts de ma belle Cypris,
Qui me tient librement dans un libre servage.

Je remiray ses yeulx, merveille de nostre aage,
Courtois et vigoureulx charme de nos espritz;
Mais vous, de jalousie et de cholere espris,
Me fistes aussitost esloigner ce visage.

Par vostre seul moyen je l'allay visiter ;
Par vostre seul moyen me la fallut quitter,
Et nous en retirer trop hastez et trop vistes.

De vous faire arrester je n'eus pas le pouvoir.
Vous dois-je aymer, Fradet, qui me la fistes voir?
Vous dois-je haïr, Fradet, qui laisser me la fistes?

XX

Ce poil qui sur un moule arengé se fait voir,
Umbrageant le beau front de la belle Cythere,
Semble au poil de Venus, des delices la mere,
Noir et blond tout ensemble, et n'est ny blond, ny noir.

Il est d'une couleur que je ne puis sçavoir :
Je ne la sçaurois dire et ne la sçaurois taire.
Dis la moy, Cupidon, car c'est ton propre affaire :
Tu t'en sers quand tu veulx les ames decevoir.

J'eusse bien remarqué une couleur si belle,
Sans un œil foudroyant qui fait la sentinelle
Pour surprendre quelqu'un comme il est coustumier ;

Je me fusse arresté, j'en avois bien envye,
Mais je craignois cet œil qui m'eust osté la vie,
Ou, s'il ne m'eust occis, il m'eust fait prisonnier.

XXI

A JEANNE

Belle au rebelle cœur, au courage endurcy,
Aux attraits enchanteurs, à l'œillade sorciere,
Voulez-vous que je vive, ô ma belle geoliere,
Tousjours en ce tourment languissant et transy ?

Voulez-vous demeurer sans pitié ni mercy,
En beauté la premiere, en douceur la derniere,
Aussy fiere que belle, aussy belle que fiere ?
Je le diray partout qu'on vous appelle ainsy.

Mon Dieu ! le bel honneur que d'avoir peu surprendre
Un homme qui s'alloit luy-mesme faire prendre !
Je voudrois que l'on fist une pareille loy,

Qu'on vous traitât ainsy que vous traitez un aultre.
Vous raviriez mon cœur, on raviroit le vostre.
Dieux ! je le vouldrois bien, pourveu que ce fust moy.

XXII

Comment, ô belle Croix, sitost que je vous laisse,
Vous laissez tout soudain de moy le souvenir !
Cependant j'aperçois vos beautés revenir
Tousjours devant mes yeux et revenir sans cesse.

Avez-vous oublié votre parole expresse?
Si pour l'amour de moy ne la voulez tenir,
Pour l'amour de vous-mesme il la fault maintenir,
De peur d'avoir le bruit de manquer de promesse.

Car vous m'avez promis, mais vous m'avez juré
De m'envoyer bientost ce livre censuré.
Quoi! pensez-vous pecher de me le faire lire?

Non, non, ma belle Croix, ne craignez pas cela :
J'ai bien fait des pechez plus grands que celuy-là,
Dont vous estiez la cause, et je ne l'oze dire.

XXIII

O Croix, qui de la croix ton beau surnom retire,
De la croix qui n'est rien que suplice et tourment,
Ton nom, comme ton cœur, ne propose en t'aimant
Que martire et rigueur, que rigueur et martire.

J'adore cependant ton bel œil qui me tire
Mille traitz qui me vont les veines allumant :
Je suis traistre à moy mesme, allant hastivement
Au danger assuré où ce bel œil m'attire.

Je faux, o belle Croix : vostre œil et vostre nom
Courtois, doux et piteux, ne promettent sinon
Qu'une heureuse faveur à mon mal salutaire.

Car, si la croix jadis empescha de perir
Nos esprits demy-morts, vouldriez-vous, temeraire,
Trahir vostre beau nom et nous faire mourir?

XXIV

Les soldatz sont trompeurs : ceux qui suivent la guerre
N'ont jamais dans le cœur ni foy ni loyaulté :
Leur esprit est remply de toute vanité ;
Plus que leur corps pesant, le fer mesme l'enferre.

Un se vante desja qu'il vous a mise à terre,
Souillant le sainct honneur de vostre chasteté :
N'usez plus envers luy d'aulcune privauté ;
Sa langue contre vous mille injures desserre.

L'amour de ces guerriers est tousjours indiscret :
Mars n'eust esté surpris s'il eust esté discret,
Et n'eust faict de Venus l'infamie eternelle.

Si vostre cœur est tant aux amours adonné,
Choisissez un amant et secret et fidelle,
Car un peché secret est demy pardonné.

XXV

Que vous estes heureux, si vous pouvez connoistre,
O mes vers, mes mignons, ce plaisir souverain!
Ma dame vous reçoit d'un œil doux et serain;
Vous estes caressez, et je ne le puis estre.

Mon esprit vous conçoit, ma plume vous faict naistre;
Puis vous cherchez Madame et luy touchez la main;
Vous faictes plus encor, vous lui baisez le sein.
Je n'ay pas ce credit, moy qui suis vostre maistre.

Si Madame à la fin se fasche contre vous
(Bien souvent une fille est subjecte à courroux),
Et qu'elle veuille un jour vous jetter dans la flamme,

Vous prendrez patience encontre sa rigueur.
Vous ne vallez pas mieux que mon ame et mon cœur:
Elle me brusle bien et mon cœur et mon ame.

XXVI

Je veulx, mon cœur, maulgré ce populaire
Lourd, ignorant, terrestre, vitieux,
Faire un serment, et le temps envieux,
Qui defaict tout, ne le pourra defaire.

Si desormais un aultre feu m'esclaire
Que le beau feu qui sort de vos beaux yeux,
Puissé-je, haï des hommes et des Dieux,
Estre à jamais un parjure exemplaire !

Si je le pers, si je faulx de nourrir
Ce feu sacré, qu'on me face mourir
Comme on faisoit la vestale coulpable.

Dedans mon cœur je le veulx allumer.
Helas ! je suis au phœnix comparable :
J'allume un feu qui me doibt consumer.

XXVII

Fuyant la tirannie aux humains incroiable
Où ce maudit amour me tenoit arresté,
J'ai cherché, fugitif, le desert frequenté
Des plus fiers animaux au courage imployable.

Dans ce lieu solitaire un penser pitoyable
Me sert comme une manne en ma necessité.
De ce penser tout seul je suis alimenté
Parmy la triste horreur du desert effroyable.

Mon espoir me conduit, c'est mon fidelle appuy ;
Quelquesfois je murmure à l'encontre de luy,
Puis de mille desirs j'espreuve la picqeure,

Serpentz dont le venin ne se pourroit guerir
Sans une belle Croix que regarde à toute heure,
Et ceste belle Croix m'empesche de mourir.

XXVIII

BRIDARD SUR LES AMOURS DU SIEUR DE LA ROCHE ET DE DAMOISELLE LA GOUTTE BERNARD

Ce jeune chevallier, si grand que tu le vois,
De cœur si genereux, d'esperance si belle,
Quelle metamorphose admirable et nouvelle !
Ce n'estoit qu'une roche, il n'y a pas six mois.

Mais la Goutte a monstré en luy à ceste fois
L'effect de la vertu qu'on dict qu'elle ha en elle.
Elle a percé la Roche et a faict sortir d'elle
Ce brave chevalier si beau et si courtois.

Par sa vertu la Goutte a la Roche amollie,
A la Roche animée, a la Roche polie,
(Miracle !) et en a faict pour elle un bel amant,

Qui se fait à l'aymer tel maintenant parestre
Qu'on voit bien qu'il n'a plus rien de son premier estre
Que la ferme constance et son nom seulement.

XXIX

MOTIN CONTRE LEDIT SIEUR DE LA ROCHE

La vertu d'une Goutte admirable et divine
L'imparfait sentiment d'une Roche anima,
Ses durtez amolist, ses froideurs enflama,
Tant que ce chevalier en prinst son origine.

Au lieu d'un cœur de roche, hoste de sa poitrine,
Un desir amoureux au dedans s'alluma.
Mais cest amant nouveau, qui oncques ne l'ayma,
Mesprisa ce bienfait dont il n'estoit pas digne.

Luy qui fust une Roche et qui porte le nom
D'une roche insensible, un esbat d'Aquillon,
Veult retourner encore en sa forme ancienne.

Grossier, il n'ayma plus, mais ce lasche deffault
Ne provient pas de vous, o belle Goutte ; il fault
Qu'à son estre premier toute chose revienne.

XXX

BRIDARD A LA GOUTTE BERNARD

Je veulx passer toutte ceste sepmaine
Et sans vous voir et sans vous rechercher,
Et, si je puis, de cent pas n'aprocher
Vostre logis, si quelqu'un ne m'y mene.

Je ne sçay quoy dans vostre œil se demeine
Qui sçait si bien mes espritz allecher
Que je ne puis me tenir de pecher,
Si tost qu'Amour auprés de vous m'ameine.

Mille dezirs l'un de l'aultre naissans,
Dezirs d'Amour, me saisissent les sens,
Dés que vostre œil se met à me soubrire,

Dont l'un sur tous me vient si fort presser;
Mais il vault mieux se taire que l'escrire,
Car c'est peché seulement d'y penser.

XXXI

MOTIN A LA GOUTTE BERNARD

Amour n'a plus de traictz; ils n'ont plus de pointure.
Une Goutte lui sert, o miracle nouveau,
Tout ainsy que jadis luy servoit son flambeau,
A faire dans nos cœurs une belle ouverture.

Eh! mon Dieu! n'est-ce pas une estrange advanture?
La Goutte doibt avoir la nature de l'eau;
Cependant une Goutte eschauffe le cerveau,
Et contre sa nature ha du feu la nature.

Ainsy voit-on l'eau fort et l'eau-de-vie avoir
D'enflamer, de brusler, un semblable pouvoir;
Mais, en bruslant aultruy, l'une et l'autre s'allume.

Ceste Goutte differe avec elles d'un point :
D'enflamer, de brusler, c'est tousjours sa coustume;
Toutesfois, en bruslant, elle ne brusle point.

XXXII

Elle a medit, superbe, indiscrette, insensée,
De ma Croix, bel et chaste ornement de mes vers,
Digne que sa vertu, par ce grand univers,
Soit aux siecles futurs en memoire laissée!

Puisse-t-elle endurer tout ce que la pensée
De tyrans a pensé de martires divers :
Qu'elle soit enterrée avant que trespassée,
Que vivante elle soit la pasture des vers.

Il ne fault que le feu punisse un tel blaspheme;
Si le forfait est grand, la peine soit de mesme :
On ne pourroit aussy la brusler qu'une fois.

Ce seroit l'honnorer d'une peine trop belle
Que la faire brusler pour l'amour de la Croix,
Car c'est à moy tout seul d'estre bruslé pour elle.

XXXIII

Je ne sçay quel demon qui preside aux amours
M'a fait avoir un bien dont j'estois en attente,
Encores que le temps, qui les ames contente,
Pouvoit à mon tourment donner quelque secours.

Cette heureuse faveur, de mes maux le recours,
Me vint sans un desir qui les hommes tourmente.
Je l'eus sans y penser; mais, faut-il que je mente!
Comment, sans y penser!... J'y pensois tous les jours.

J'attendois ce bonheur d'une attente incertaine,
Quand vous avez chassé la source de ma peine,
Cet espoir qui m'alloit de promesses charmant...

Ainsi j'auray l'honneur de vos faveurs secrettes,
Et vous aurez l'honneur de bien payer vos debtes :
Payer avant le temps, c'est payer doublement.

XXXIV

A Mlle MAGDELEINE MARESCHAL

Ce masque, qui celloit tantost vostre beauté,
Semble à l'obscurité de la nuict effroyable :
Elle cache au soleil sa clarté desirable,
Luy cache de vos yeux la divine clarté.

O masque, falloit-il que ton obscurité
Recellast de ses yeux la puissance admirable !
Je pensay voir reluire une aurore agréable
Aussitost que sa main de son front l'eust osté.

Son beau teint, composé d'un monsseau de fleurettes,
Ses beaux yeux enchanteurs, hostes des amourettes,
Me firent aussitost oublier la rigueur

Et l'orgueilleux desdain d'une fille volage
Qui ne porte jamais de masque à son visage,
Mais, tousjours inconstante, elle en porte à son cœur.

XXXV

A ELLE MESME

Je vis dix mille feux dedans ses yeux reluire ;
Je vis dix mille attraitz sur son front attachés ;
Je vis dix mille amours dans ses cheveux cachés ;
Je vis l'Amour luy-mesme y faire son empire.

Son œil, qui tire au cœur et qui le cœur retire,
Retenoit par mes yeux tous mes sens attachez,
De façon que je veus dans mes espritz touchez
Concevoir sa beauté sans la pouvoir escrire.

Je dis, voyant ses yeux, doux, cruels, radieux,
Que tous les jours on mette un masque sur ses yeux :
Il suffit de monstrer sa belle tresse blonde

Pour rendre, en la voyant, dix mille hommes domptez.
Petit dieu Cupidon, le grand dieu des beautez,
A bien les yeux cachez et blesse tout le monde.

XXVI

A Mlle DE MOTTET

L'orgueil suit la beauté, comm' le frere la seur;
Le destin veult tousjours qu'ils demeurent ensemble,
Sinon en vous, Marie, où la nature assemble
La grace et la beauté avecques la douceur.

Un attrait doux et beau, de nos cœurs ravisseur,
Monstre que vostre esprit à vostre corps ressemble ;
Esprit qui nos espritz secrettement nous emble,
Et, les tirant de nous, s'en fait le possesseur.

Bel esprit qu'un beau corps fait chastement reluire,
Beau corps qu'un bel esprit sçait chastement conduire,
J'admire, j'aime tant vos merveilleux tresors

Que je ne puis juger, esblouy de leur flame,
Ou si le corps retient de la beauté de l'ame,
Ou si l'ame retient de la beauté du corps.

XXXVII

Ce bracelet de musq qui le bras m'environne
Et l'environnera jusqu'au jour du trépas,
Je veux qu'il environne et mon cœur et mon bras,
Pour un doux souvenir de toy qui me le donne.

Mais je crains qu'aussitost ton amour m'abandonne,
De mes vers et de moy que tu ne faces cas.
Je ne sçaurois aymer quand on ne m'ayme pas,
Car un loyal amour d'un amour se guerdonne.

Je croy que j'auray bien quelque faveur de toy;
Mais tu me laisseras pour un plus grand que moy,
Si d'un plus grand que moy tu te vois recherchée.

Tu cheris la grandeur, et des vers ne te chault:
Croix, tu semble une croix qui s'esleve bien haut,
Mais tousjours sa racine à la terre est fichée.

XXXVIII

Je le voyois se lever et baisser
Quand elle avoit sa fraize destachée,
Puis d'un souspir, qu'elle tira faschée,
Je vis aprés ce beau sein rehausser.

Pour y toucher je voulois m'advancer,
Mais je sentis une espingle arrachée,
A mon malheur, sous son colet cachée,
Qui jusqu'au sang me fit le doigt blesser.

Soudain le sang coula dessus la place;
Et Cupidon m'aparust sur sa face,
En me disant : « Veux-tu mettre la main

Sans te piquer sur des roses pourprines?
Sais-tu pas bien que de rose est son sein,
Et qu'une rose a tousjours des espines? »

XXXIX

O belles chesnes d'or, mes liens honnorables,
Beaux cheveux enlacez, que l'on ne pense pas
Despendre d'un fillet ma vie et mon trespas,
Fillet filé des mains des Parques effroyables!

C'est vous, ô beaux cheveux, mes filletz admirables,
Qui retenez ma vie! Et tumberay là bas
Lorsque vous tumberez, beaux filletz, de mes bras,
Filletz fillés des mains des Graces agréables.

L'on feint, ô beaux cheveux, qu'un Herculle françois,
Comme par des filletz, aux accords de sa voix,
Attiroit tous les cœurs, et tousjours par l'oreille;

Et vous, ô beaux cheveux, o filletz gratieux,
Vous monstrez bien avoir une force pareille:
Vous attirez nos cœurs et tousjours par nos yeux.

XL

Et tu n'es pas venue, aprés ta foy jurée
Que nous serions tous deux à ce jour desiré,
Dans ce jardin promis, à l'escard separé!
Que la foy d'une fille est bien mal asseurée!

Enfin, la Croix, enfin te voilla parjurée!
Ou le soleil trop chauld et son rayon doré
Du beau teint d'une fille ennemy conjuré
T'a retenu seulette au logis retirée !

Non, ce n'est pas cela, c'est ton esprit leger,
Bizarre, fantastic, volage et mensonger.
Cette mutation aux femmes est coustume.

Je pense, en contemplant ton amour refroidy,
Lorsque tu me promis, que c'estoit le lundy;
Le lundy c'est le jour où commande la lune.

XLI

Mes pensers sont pareils aux chandelles de cyre,
Qu'on allume, on esteint, et qu'on r'allume aprez ;
Je les faitz, je les chasse : ils me sont tousjours pretz
A me faire service en ce que je desire.

Si je desire voir mon bien aimé martire,
Ma maistresse, en penssant je l'aperçoy de prez,
Sans qu'elle, se levant, lorsque je suis auprez,
Se mette prez d'un aultre et de moy se retire.

Avecques mon pensser je la vais courtiser,
Je vais rire, causer, franchement deviser,
Sans avoir de soupçon, devisant de la sorte,

Qu'un monsieur amoureux la vienne entretenir,
Et sans crainte de voir sa tante survenir
Qui l'emmene au salut et me laisse à la porte.

XLII

J'entens sonner la cloche; allons nous retirer;
Vous allez au salut, il fault que je vous quitte.
Ah! ma Croix, je vouldrois que jamais jesuitte
Ne fust ici venu affin d'y demeurer.

C'est pour eux maintenant qu'il nous fault separer.
J'yrois bien au salut, mais leur chant me despite;
Leur musique me fasche, ils la font trop durer.
N'y allant de bon cœur, je serois hypocrite.

Non, non, je veux aller afin de vous y voir;
Encores qu'un chacun le deust apercevoir,
Je vay pour regarder, et non pas pour entendre.

Puis, qu'un gros sacristain, d'une superbe voix,
Et d'un œil enfoncé, vienne pour me reprendre,
Je respondray: « Monsieur, je contemple la Croix. »

XLIII

Ma bouche est toute en feu : je sens par ma chemise
La sueur qui s'escoule et perce mes habitz.
J'ay les membres lassez, les genoux affoiblis ;
Mais je tiendray ma foy, puisque je l'ay promise.

Si je trouve Madame, et que mon entreprise
Finisse heureusement, comme elle m'a promis,
Je despite, ô soleil, tes rayons ennemis,
Ta lumiere envieuse et tes feux je mesprise.

Helas ! mais c'est en vain, car elle ne vient point ;
Non, c'est pour mon profit, car je serois espoint
Des beaux rais de ses yeulx, dont je mourrois à l'heure.

C'est doncques le meilleur qu'elle ne vienne pas.
Ah ! que j'ay le cœur lasche et le courage bas !
Non, je veux qu'elle vienne, à peine que j'y meure.

XLIV

Ces pas en vain espars affin que je te visse,
Je suis accoustumé, je n'en fais plus de cas;
J'ay bien faict une perte aultre que de mes pas,
Tant de vers et de temps à te faire service.

Aussy bien falloit-il que des feux je sentisse,
Ou ceux-là du soleil qu'il darde contre-bas,
Ou ceux-là de tes yeulx qui me sont un supplice,
Bruslant en te voyant et ne te voyant pas.

Je craignois, te voyant, de tes yeux la lumiere,
Et, ne te voyant pas, la chaleur coustumiere
Du soleil me debvoit consommer peu à peu.

O destin tout puissant qui maistrises mon ame,
Aussi, en te voyant, je debvois estre en feu,
Aussi, ne te voyant, je debvois estre en flame.

XLV

Au moins, si dans mon cœur tu choisis ta demeure,
Pourquoy veux-tu, cruel, la faire consommer?
Où te veux-tu loger, si tu veux l'enflammer?
Il te fauldra sortir, s'il advient que je meure.

La maison d'un tel hoste, helas! qu'elle est peu seure!
Quand il s'en veut aller, il la veut allumer.
Non, je debvois, avant que de l'accoustumer,
Du logis de mon cœur le bannir de bonne heure.

Il s'en feust en allé, je l'eusse bien chassé,
Sinon que, l'aultre jour, d'un bel œil courroucé,
Ma belle me jetta mille œillades cruelles.

Las! je fis de mes yeux tant de larmes couller
Que le petit Amour ne s'en peust envoller:
Mes pleurs avoient mouillé les plumes de ses aisles.

XLVI

Manceron, je vous pry, lisez Artemidore
Affin de m'expliquer cela que j'ay songé,
Horrible illusion qui m'a tant affligé,
La nuit, quand je dormois, et qui m'afflige encore.

Selon mon naturel, qui les armes honnore,
Je pensois escrimer, le pied droit alongé,
Contre un jeune guerrier encontre moy rengé;
Son bras estoit d'un Mars, et ses yeulx d'une Aurore.

Quand Madame le vit, son cœur en fut espris,
Et, mettant mon service et mes vers à mespris,
Suyvit cest Adonis, parjure, detestable.

Helas! n'aurois-je point laysé cheoir ceste nuit,
Quand je me suis couché, du laurier dans mon lict,
Et que mon songe enfin se trouvast veritable.

XLVII

Beaux yeulx, sorciers et doux, mes uniques flambeaux,
Flambeaux, ah! qu'ay-je dit? c'est trop peu, mais vous estes
Deux astres qui d'amour serenez les tempestes,
Freres jumeaux plus doux que les Freres Jumeaux;

Petitz globes tout ronds, tout serains et tout beaux,
Beaux yeux, vous n'estes pas ni flambeaux ni planetes,
Mais des miroirs ardants; et vos flammes si nettes
Pourroient dessus la mer embrazer des vaisseaux.

S'il est vray, comme il est, que l'on soit embrazé,
Des rayons d'un miroir au soleil exposé,
A ces miroirs ardans vostre pouvoir ressemble;

Mais eulx ne peuvent rien sans le pouvoir des cieux;
Vous n'en avez que faire, o beaux yeux radieux :
Vous estes le miroir et le soleil ensemble.

XLVIII

La douceur de vos chantz et celle de vos yeux
Me charment tellement mon œil et mon oreille
Que je ne puis sçavoir, de la bouche vermeille
Ou des yeux amoureux, ceux qui charment le mieux.

Vous me semblez un ciel beau, luisant, gratieux:
Vostre belle harmonie à la sienne est pareille,
Et vos yeux doux et fiers, de clarté non pareille,
Surpassent tous les feux qui luysent dans les cieux.

O beaux chants, ô beaux yeux, ma prison bien aimée,
Que n'ay-je, comme on dit avoir la Renommée,
Cent oreilles, cent yeux et cent langues aussy;

Cent oreilles pour mieux, ô beaux chants, vous comprendre;
Cent yeux pour mieux vous voir, ô beaux yeux, mon soucy,
Et cent langues pour mieux vos honneurs faire entendre.

XLIX

Rien ne vit de constant, et l'homme fait paroistre
Tous les jours sa folie et sa legereté.
J'en ay faict une espreuve en quittant ta beauté,
Qu'en mes vers et mes veux je voulois reconnoistre.

Le Ciel, qui pour toy seule au monde m'a fait naistre,
M'a remis dans les fers de ma captivité;
Je suis, comme j'estois, de tes yeux enchanté,
Toutes choses enfin reviennent à leur estre.

Voila comment, mon cœur, rien ne vit de constant,
Sinon ta cruauté, qui me va tourmentant.
L'on pourra dire aussi, quand mon ame ravie

Du fleuve des Enfers aura passé le port :
« La Croix, qui aux humains fust cause de la vie,
A ce poete icy fust cause de la mort. »

L

Cachez-vous à mes yeux, beaux yeux que j'ayme tant;
Vous ne sauriez pourtant vous cacher à mon ame:
Quand je regarde au ciel, je vois la vive flame
Du soleil qui me va vos feux representant.

Rien ne me sert, beaux yeux, de m'aller escartant:
Je ne peus m'escarter de ce feu qui m'enflamme,
Comme un cerf qui s'enfuit de l'espieu qui l'entamme,
Et va dans ses costez son trépas emportant.

Que ceste vieille ingrate, à mon mal conjurée,
Recelle de vos yeux la clarté desirée,
Je me vais consolant en mon deuil non pareil;

Qu'elle cache vos yeux, mes soleils admirables,
Qu'elle offusque un petit leurs rayons agreables:
La terre offusque bien les rayons du soleil.

LI

Que vous estes heureux, vous qu'un amour semblable
Assemble également dessous égales lois!
Theseus fut heureux avec Pirithois,
Mesme dans la maison de Pluton implacable.

Oreste fut heureux : son destin miserable
Luy estoit plus aisé à porter mille fois
Ayant pour compagnon au rivage Euxinois
Son fidelle Pylade à son mal secourable.

Achille fust heureux avant que son amy,
L'infortuné Patrocle, au sepulchre endormy,
Eust senti de ses yeux la lumiere ravie.

Patrocle bien heureux aussy se rencontra
Quand un fidelle amy son bonheur lui monstra.
Luy l'aimoit à sa mort et l'aimoit à sa vie.

LII

Je m'en vais à Charlet, auprés du quay aux Dames,
Et me promeneray par les prez d'alentour;
Puis je m'iray coucher sous les arbres d'autour,
Que le soleil ne peut penetrer de ses flames.

Beau soleil reluysant, qui tout le monde enflames,
Je pourray t'esviter dans cet ombreux sejour;
Mais je ne pourray pas esviter cet amour,
Invisible soleil qui consume nos ames.

Amour, ce petit Dieu qui surmonte les Dieux,
Le traistre, le meschant, il me suit en tous lieux!
Si je veux composer soubs ces ombres secrettes

Et chanter le brandon du soleil qui m'espoint,
Mes tablettes je prends : le méchant n'en a point,
Mes esprits et mon cœur luy servent de tablettes.

LIII

Du beau coral jumeau de ceste belle bouche
Sortoit un air si doux que je ne sçay comment
Un homme de ses chants ne s'iroit allumant,
Eust-il l'ame d'un ours ou d'un tygre farouche.

Une roche insensible, une massive souche,
Les arbres et les fleurs privez de sentiment,
Sont touchez de plaisir et de contentement
Alors qu'un chant si doux si doucement les touche.

Si je te chante, ô chant, par ce grand univers,
Je ne veux pas chercher, pour composer des vers,
Ceste eau qui du sommet du Parnasse degoutte.

Pour devenir poete et charmer tous les cœurs,
Sans demeurer auprés du ruisseau des neuf Sœurs,
Il suffit seulement d'estre auprés d'une Goutte.

STANCES ET ODES

ODE

Elle avoit ouvert son collet,
Et parmy ses deux flots d'yvoire
Recherchoit une puce noire
Qui baizoit son sein nouvellet.

Si souvent elle y avisa
Qu'elle prist ceste miserable,
La mist sur le bord de la table
Et de son pouce l'escraza.

Moy qui fus alors tout auprés
Je vais dire à ceste cruelle :
« Que ton sein je baize comme elle,
Et me fais mourir puis aprés!

« Tu ne veux, ô cœur inhumain,
Que longtems icy je demeure;
Mais, puisque tu veulx que je meure,
Fais que je meure de ta main. »

Les Scythes cruelz sont meilleurs
Que ceste ame ingratte et frivolle.
La fiere escoutoit ma parolle,
Et feignoit de songer ailleurs.

Cruelle, veux-tu que mon sort
A ceste puce porte envye ?
A qui tu veux nyer la vie
Pourquoy veux-tu nyer la mort?

STANCES

J'accuse, en accusant une fille infidelle,
Les oyseaux de voller, le vent d'estre leger :
Au vent d'estre leger, aux filles de changer,
Aux oyseaux de voller, c'est chose naturelle.

Les oyseaux de nature ont le vol et la plume,
Le vent a de nature une legereté ;
Mais aux filles d'avoir une infidelité,
Ce n'est un naturel, mais c'est une coustume.

Dieu ! que ceste coustume a de pouvoir sur elles !
Ma Croix me le fait voir : son beau nom reveré,
Des fidelles chrétiens saintement adoré,
Dement, fidelle et saint, ses humeurs infidelles.

Que je plains de mes vers l'eternel vitupere !
Elle n'en fait de cas, fille ingratte et sans foy ;
Elle ne fait de cas non plus d'eux que de moy :
Elle rit des enfans comme elle rit du pere.

Je debvois estimer ces amours indiscrettes,
Quand sur les temples saints les clochers j'advisois :
Car dessus les clochers on met tousjours des croix,
Et sur les croix tousjours on met des giroüettes.

Esprit volage et faint qu'une amitié ne touche,
Je veux, en t'esloignant, esloigner mon tourment.
Si ne veux-je pourtant m'obliger de serment :
Je craindrois que mon cœur fust contraire à ma bouche.

Ouy, mon cœur est contraire. En sa douleur extreme,
Un amant de sa dame aulcunes fois medit.
Cholere, aulcunes fois soy-mesme il contredit,
Et sa langue et son cœur ne vont tousjours de mesme.

Bien souvent emporté d'un courroux indomptable,
Je depite ma dame, et c'est lors que je mens;
Mais, quand je veux chanter sa grace et ses tourmens,
A mon dommage, helas! je suis trop veritable.

Puissay-je à l'advenir, si mon courroux augmente,
Mentir en t'accusant d'une infidelité!
Empesche moy tousjours de dire verité...
Fi de la verité! — je te pry que je mente.

STANCES

Temeraire grandeur, trop superbe et trop haulte,
Si de vous adorer on commet une faulte,
C'est une faulte aussi de vous monstrer à nous!
De vous voir sans aimer je n'ay pas la puissance;
Aimer une grandeur, ce n'est pas une offence:
Vous aimez bien les Dieux, qui sont plus grands que vous.

Regardez le soleil, qui les saisons dispose,
Vous ne voyez au monde une si belle chose !
Sa clarté cependant, pure d'ambition,
Aussi bien que les grands les plus petits enflame ;
Puisque vous l'esgallez de vos beautez, Madame,
Esgallez l'en douceur comme en perfection.

La Fortune et l'Amour conjurent à ma peine :
La Fortune m'est dure, elle vous est humaine;
Amour de vous s'esloigne, et dans moy faict sejour.
Notre condition que n'est-elle commune!
Que n'avez-vous d'amour aultant que de fortune !
Que n'ay-je de fortune aultant que j'ay d'amour !

Beaux yeux, vous foudroyez égallement nos ames,
Non comme Jupiter qui frappe de ses flames
Les rochers seulement plus haultains et plus droictz :
Aux moindres comme aux grands vous estes redoutables;
Vous ressemblez la mort, beaux yeulx inevitables:
Vous tuez aussi bien les subjectz que les roys.

Il est vray qu'un laurier destourne la tempeste :
Que ne m'a le laurier qui m'ombrage la teste
Garanti de ce feu si fatal et si clair !
Las! je ne l'ay preveu pour y donner remede :

Car on dit que l'esclair le tonnerre precede :
Je sentis tout d'un coup le tonnerre et l'esclair.

Au milieu de ces feux dont mon ame est couverte,
J'espere toutesfois un bon-heur à ma perte :
Le changement n'est plus à mon estre conjoinct ;
La terre ne me peult consumer ni dissouldre.
Oui, beaux yeulx, je l'espere attaint de vostre fouldre :
Ceux que la fouldre attaint ne se consomment pas.

METAMORPHOSE DE LA FEUILLE MORTE

Ce petit cholere archer
Vint un jour à se fascher ;
Puis, comme une ardeur l'attize,
Du pied le chef me foullant,
Cruel, m'alla despouillant
De ma premiere franchise.

Alors esclave je fus,
Et, devenu tout confus,
Je vais, je cours, je chemine.

Mon cœur, dés que je vous vy,
Sortit, d'aize tout ravy,
Du millieu de ma poitrine.

Mais, comme il vous poursuivoit
Et que folastre il suyvoit
Vos yeulx d'une audace fiere,
Destournant ailleurs vos pas,
Cruelle, n'en feistes cas
Et le meistes en arriere.

Somme, un laurier il en feit;
Mais, dés que votre œil le veit
(Voyez que peut la cholere
Quand elle a saisy le cœur
Qui ne peut estre vainqueur
De son effort adversaire),

Armant un œil fier et beau
Contre ce laurier nouveau,
Vous le seichastes en sorte
Que tout son cœur se fendit,
Sa verdure se perdit
Et sa fueille devint morte.

Depuis, ô morte couleur,
Je te pris, au lieu de cœur,
Dans ma poitrine eschauffée;
Et ma maîtresse, pour mieux
Montrer l'effort de ses yeux,
Le porte comme un trofée.

ODE

Ceste petite emplastre noire,
Auprés de vostre œil noircissant,
Rend davantage aparoissant
De votre front le bel yvoire.

On n'a peu si bien vous guerir
Qu'il n'en reste la cicatrice;
Mais qui fera que je guerisse
De ce mal qui me fait mourir?

Ce bel œil qui la cause estoit
De ma douleur tant inhumaine
En a quasi soufert la peine:
C'estoit bien ce qu'il meritoit.

Vous avez presque été touché,
O bel œil, mon cher adversaire :
Voila que c'est que de mal faire ;
C'eust esté pour vostre peché.

Que dis-je? helas! vouldrois-je bien
Que Madame en l'œil fût atteinte?
Qui sa clarté luy eust esteinte
Eust esteint la clarté du mien.

Le front de peur m'en est blesmy.
Dieux! gardez-la d'un cas semblable.
Voyez que je suis charitable :
Je prie pour mon ennemy.

TUMBEAU DE M. CUJAS

Umbre que le destin du corps a separée,
Belle ame heureusement de mon ame honnorée,
Si tu vis dans le ciel, la demeure des Dieux,
Je veux que mes souspirs, poussés de viollence,
Qu'en mes regrets profonds mon estomach élance,
Fassent ouvrir la nüe et t'allent voir aux cieux.

Si tu vis au sejour des plaines Élisées,
Où jamais l'on ne voit les saisons divisées,
Où l'hyver et l'esté ne se connoissent pas,
Je veux que de mes yeux un larmoyant oraige,
Que mes pleurs eternelz, coulant sur mon visaige,
Fassent ouvrir la terre et t'allent voir là-bas.

Tu debvois au trespas les saisons de ta vie,
Sitost que les mortelz auroient perdu l'envie
De praticquer le droit que tu nous enseignois.
C'estoit bien la raison qu'en ce temps plein de vice
Celuy qui enseignoit la loi et la justice,
Mourust, voyant mourir la justice et les lois.

Ce qu'un soleil parfait enserre de ses flammes,
Cujas, tu le soulois parfaire dans nos ames :
Aultant comme un soleil tu produisois de fruitz.
La terre du soleil offusque la lumiere :
La terre offusque aussy la clarté coustumiere
De toy, qui fus au monde un soleil des espritz.

Mais, helas ! du soleil l'eclipse noire et sumbre,
Qui va couvrant le ciel et la terre d'une umbre,
Se passe, et puis aprés ce roy du firmament,
Phœbus, refait encor ses courses ordinaires.

O Fortune envieuse! o destins adversaires !
Ton eclipse, Cujas, dure eternellement.

Reçoy donc, quelque part où ton umbre puisse estre,
Les pleurs que je respens sur toy qui fus mon maistre,
Mes souspirs et mes pleurs au lieu de belles fleurs;
Et qu'on ne jette pas des fleurettes vermeilles :
Je les pourrois, durant mes douleurs nompareilles,
Seicher de mes souspirs ou noyer de mes pleurs.

ODE A UN BARBIER

Tousjours tu seras de ma lire
Plus estimé que Podalire
Ou que Machaon le barbier,
Qui, fils du grand dieu d'Epidaure,
De celuy que Raguze adore,
Nasquit en son art le premier,

Toy qui d'une façon gentille,
Et d'une main docte et subtille,
Guidas ton razouer bien tranchant

Prés de ma joue et mon oreille
Et prés de ma bouche vermeille,
Sans me toucher, en me tondant.

Puisque d'une si belle adresse
Tu m'as faict le poil de ma tresse,
Et d'un savon muscat et fin
M'as frotté ma noire moustache,
Jamais sur toy le Ciel ne lasche
D'un Esculape le destin !

STANCES

Mon Dieu ! que le penser est un peintre sçavant !
Mais, cruel inventeur de ma peine cruelle,
Pour sa toille et son bois il n'a que ma cervelle,
Et pour toute coulleur il n'a rien que le vent.

Ce penser importun, frere de mes desirs,
Si tost que dans ma teste il a peint une image,
Il veult estre payé de son cruel ouvrage,
Et le prix qu'il en a, ce sont mille souspirs.

Il prolonge mes maulx quand il me fait sembler
Que je voye les yeux de ma belle inhumaine;
Ainsy que le fiebvreux songeant une fontaine,
L'eau qu'il songe le faict davantage trembler.

Quand Amour eust lancé cet homicide coup
Qui me fist dans le cœur une blesseure estrange,
J'eus pour ma liberté ce penser en eschange,
Eschange malheureux que j'y perdis beaucoup.

Tousjours depuis, tousjours, ce penser inconstant
Croist en nouveaux pensers que je ne puis abattre;
Ma raison quelques fois en chasse trois ou quatre,
Mais aussitost mon ame en faict renaistre autant.

Penser, fils de mon ame, enfant traistre et malin,
Ta mere te norrist, et si tu la consome:
Tu ressemble à ce ver qui naist dans une pomme,
Fait la guerre à sa mere, et la mange à la fin.

Je ne sçaurois aussy de moy te deschasser,
Si je ne voy bientost que mon ame te face
De mesme que le singe, amoureux de sa race,
Qui meurtrit ses petits pensant les caresser.

STANCES

La beauté des beautez, mon bien-aimé tourment,
Celle de qui les yeulx en mon ame j'adore,
Jamais n'ayma le blanc, subject au changement,
Qui, facille à souiller, trop tost se decolore.

Jamais aussy du noir elle n'a faict de cas,
Car le noir est temoing d'une amere tristesse,
Allors que nous pleurons d'un amy le trespas.
Ceste couleur n'est propre à sa belle jeunesse.

Elle a voulu choisir la couleur d'entre deux,
Qui seule doibt avoir des aultres la victoire,
Comme estant le milieu : c'est le gris amoureux,
Filz de la coulleur blanche et de la coulleur noire.

Un habit gris la couvre : aussy, comme je croi,
De toutes les couleurs le gris elle caresse.
O Dieux! si le pouvez, je vous pry, changez-moy
En la couleur de gris pour couvrir ma maistresse.

LES MARGUERITES OU PACQUETTES

A MA COUSINE MARGUERITE

Je chante les pacquettes,
Du renouveau belles prophetes,
Qui le plustost font aux humains
Paroistre leurs robes gentilles,
Du Printemps les premieres filles
Et de l'Aurore aux blanches mains.

Si tost que le Soleil desserre
Ses beaux rayons dessus la terre
Pour se loger en la maison
Du Bellier à la riche laine
Qui fust la cause de la peine
Et de Medée et de Jason,

Cupidon descouvre ses armes,
Le dieu Mars ses braves gendarmes,
Ses flames la belle Cypris,
Zephyr ses ailes violettes,
Le Printemps ses riches fleurettes,
Dont la marguerite a le prix.

La marguerite bigarrée,
La marguerite peinturée,
Naissant, se descouvre à nos yeulx,
De couleur cent fois plus diverse
Que cet arc courbé qui traverse,
Quand il pleut, la voulte des cieulx.

Mais celle qui est la plus franche,
C'est celle qui est la plus blanche,
Dont le milieu de vert est peint,
Qui rend sa couleur plus guée,
Marguerite blanche et musquée,
Plaisante d'odeur et de teint.

C'est elle seule que j'admire,
C'est elle que tant je desire,
En la cherchant de toutes parts,
Plus que non pas aultre fleurette,
Ni mesme que la violette,
Qui desrobe le nom de Mars.

La fleur, la fueille et sa racine
Porte une prompte medecine
Pour guerir le mal dangereux
De nostre poictrine ulcerée

Et la bouche trop alterée
Qui se gaste au pauvre fiebvreux.

Helas! si tu es tant heureuse,
Gueris la poictrine amoureuse
(Si jamais ce mal luy survient)
De Marguerite, ma cousine,
Qui de toy la grace divine,
Le nom et la beauté retient.

Le Ciel jaloux et la Nature
Ne veult pas que la fleur nous dure
Que pendant le cours du printemps;
Son age plus avant ne passe,
Mais de ma cousine la grace
Ne craint pas l'injure du temps.

Toutes deux, constant, je vous ayme,
Je vous ayme plus que moy-mesme;
De l'une et l'aultre la couleur
Je cheris d'amitié pareille,
Sinon que j'ay l'une à l'oreille,
Et que l'aultre je l'ay au cœur.

ODE

A MA COMMERE JEANNE

Je vouldrois qu'un heureux daimon
Te pusse amener au sermon,
Jeanne, ma petite commere,
Et que je pusse de ce banc
Contempler ton visaige blanc
Et ton petit ris de Cithere.

Non, non, je ne le vouldrois pas :
Peut estre en voiant tant d'apas,
Tant de mignardes gaillardises,
Tant de feux, de graces, d'atraitz,
Tant de jeux, d'amour et de traitz,
Tant de gaillardes mignardises,

Tant de rais d'un œil flamboyant,
Peut-estre, dis-je, en les voyant,
Le sermon seroit inutile,
Et j'aurois l'œil en autre part
Qu'au sermon du pere Bernard
Qui s'en va prescher l'Evangille.

Il vault donc bien mieux, mon soucy,
Que tu ne vienes point icy
Et que ta beauté renfermée
Demeure enclose en la maison,
Sans venir charmer ma raison
De ton œillade accoustumée.

Car je ne me sçaurois garder,
Mignonne, de te regarder,
Sans escouter celuy qui presche,
Et, regardant, te rechercher,
Et, te recherchant, empescher
Que tousjours mon ame ne pesche.

Mon petit tout, ne viens donc point,
Afin qu'aulcun ne soit espoint
Jusqu'au cœur de tes belles flames,
Et que, cherchant à nos espritz
Un repos dont ils soient norris,
Nous trouvions la mort de nos ames.

ODE

Allons voir les deux Marguerites,
Ces deux belles jeunes Charites,
Dont l'honneur, la beauté, le teint,
Et le beau nom qui tousjours dure,
Ne craint pas de se voir atteint
Ny du chaud ny de la froydure.

Baisons leurs belles mains vermeilles,
Leurs mains à l'Aurore pareilles.
Mais l'Aurore ne se fait voir
Seulement que la matinée,
Et leurs beautez durent au soir
Et durent toute la journée.

Vierges chastes, saintes et belles,
Dieu vous gard', fleurettes nouvelles :
Avez-vous point penssé en nous ?
L'on pensse aux personnes absentes ;
Mais je ne pensse point en vous,
Car tousjours vous m'estes presentes.

Comment vous estes-vous portées
Depuis qu'on vous a visitées
Il y a trois jours, mais trois mois,
Car toutes les heures tournées
Où vos beautés je n'aperçois,
Je les appelle des journées.

Les jours au soleil je ne conte,
Car de vostre œil la flamme prompte
Me faict le mois et la saison.
Puisque le soleil il efface,
Comment n'est-ce pas la raison
Qu'il ait une mesme efficace?

Oui, de vostre œil la belle flame
A mesme efficace en mon ame,
Sinon que le soleil des cieux
Nourrist toute la masse ronde;
Et vous, cruelles, de vos yeux
Vous faites mourir tout le monde.

PARAPHRASE

DU 129e PSAUME DE DAVID

Du profond de mon cœur, plein d'ameres angoisses,
D'angoisseuse amertume et d'un profond esmoy,
Affin qu'en ta pitié mes douleurs tu cognoisses,
Je crie à toy, Seigneur; Seigneur, escoute moy.

Dispose ton oreille à ma voix lamentable;
Si tu veux rechercher des hommes le forfait,
Qui pourra soustenir ton ire redoutable,
Que bientost, choleré, tu ne l'ayes deffait?

En ta seule bonté, desesperé, j'espere,
Te voyant si benin, si piteux et si bon;
L'espoir de ta clemence adoucist ma misere;
Ta douceur me contrainct de soustenir ton nom.

Si tu voulois aussy d'un courage imployable
Te venger aussi-tost qu'on t'a fait courroucer,
On te diroit cruel au lieu de pitoyable,
Et mon ame vers toy ne vouldroit s'adresser.

Plus ardemment que ceux qui font la sentinelle
Ne desirent le jour affin de reposer,
Que l'Eglize de Dieu le prompt secours appelle
Et vienne dessus luy son attente poser!

Car son cœur a tousjours la pitié pour hostesse,
Des humains paresseux le salut recherchant,
Qui son œuvre jamais dépourveu ne delaisse,
Plus benin mille fois que l'homme n'est meschant.

Sus donc, peuple, sus donc; adore sa merveille,
Jette sur sa grandeur et ton cœur et ton œil;
Si nostre iniquité ne trouve sa pareille,
Son sang, qui nous rachette, est un prix nonpareil.

CANTIQUE

Levez vos yeux, mortels, malencontreuse race
De l'orgueilleux Adam, dont l'insolente audace
Fit naistre miserable au monde le peché;
Regardez, contemplez, cœurs d'acier et de marbre,
Celuy qui, pour chasser le mal que fist un arbre,
Tout nud pend aujourd'huy à un arbre attaché.

Il est donc prins celuy que l'on ne peut comprendre :
Celuy qui fist le ciel sur vos testes estendre
S'est aujourd'huy pour vous sur la croix estendu;
Ce n'est plus un seigneur, c'est un serf miserable;
Ce n'est plus un grand roy d'un respect honnorable,
C'est un chetif esclave en un gibet pendu.

Il n'a veines sur luy, ny muscles, ny joinctures,
Cartilages, tendons, arteres, emboîtures,
Que les aspres tourments ne brisent aujourd'huy.
Entre tant de douleurs encores il respire.
Ah! je le voy, pour vous je le voy qu'il expire.
Voudriez-vous bien, mortels, en faire autant pour luy?

Je l'entends proferer la derniere parole :
Desja hors de son corps la déité s'envole;
Je luy voy d'une lance entrouvrir son beau flanc.
Parmy tant de douleurs et d'estranges alarmes,
Qui de vous, ô mortelz, ne versera des larmes,
Puisqu'aujourd'huy pour vous il a versé du sang?

Je le voy, ce me semble : ô bienheureuse Idée,
Tousjours vers ton object mon ame soit guidée,
Sans qu'un aultre penser desormais luy soit doux!

Je voy ses yeux couverts d'obscurité profonde,
Ses beaux yeux tout voyants qui au soleil du monde
Departent la lumiere ainsy qu'il fait à nous.

J'aperçoy la pitié, la douceur et la grace
Et mille autres beautez escriptes dans sa face,
Sa face qui pourroit les tygres esmouvoir :
Non, je ne la voy pas; son atteinte mortelle,
Sa couronne, son poil espanché dessus elle,
Le sang et les crachatz, m'empeschent de la voir.

On ne l'eust peu dompter ce grand prince indomptable;
Ni du traistre Judas le baiser detestable,
Ni des Juifs envieux l'aguet continuel,
N'eussent peu surmonter sa puissance ordinaire;
Mais aux hommes ingrats il fut si debonnaire
Qu'il se monstra pour eux à luy-mesme cruel.

Victorieux trophée, extase de mon ame,
Purge avec les rayons de ta divine flame
De l'amour insensé l'impudique flambeau ;
Garde que mon esprit, oublieux de sa gloire,
S'amuse à la charogne et perde la memoire
De retourner en l'arche ainsy que le corbeau.

Que le poignant remords de mes faultes passées
Et le regret de voir tes grandeurs abaissées
Arrachent des sanglots de mon cœur soucieux,
Et tirent de mon chef un larmoyant orage
De pleurs continuels coulant sur mon visage
Qui lavent tous les jours mes pechés et mes yeulx.

Ouvre un peu tes beaux yeux, lumieres souveraines,
Contemple ton Eglise et regarde ses peines;
Regarde son tourment et son mortel ennuy;
Et que tant de pervers qui font une entreprise
De vendre aux ennemis ton espouse l'Eglise
Meurent comme Judas et crevent comme luy.

CANTIQUE

Si ma jeunesse mesprizée
Sert aux meschants de rizée,
Cruels ennemys de mon bien;
Si j'espreuve tant de traverses,
Si j'ay tant de peines diverses,
Seigneur, je le merite bien.

Si mes amis, en mon absence,
S'arment contre mon innocence,
Si la dure captivité
De mes parents que l'on oultrage
Quelquefois trouble mon courage,
Seigneur, je l'ay bien merité.

Helas! je suis si miserable,
Je sens mon ame si coupable,
Que j'estime que mon malheur
Est trop petit pour mon offence;
Mais donne-moy la patience,
Ainsy que tu fais la douleur.

Si mon corps quelquefois endure,
Si je me plains de la froidure
Et du vent qui doibt arriver,
Tu fus bien, pour moy detestable,
Tout nud, dans une pauvre estable,
Durant les rigueurs de l'hyver.

Pressé de la chaleur ardente,
Si l'eau de mon front escoulante
Rend de sueur mes yeux tachez,

D'eau sans plus ma face est mouillée :
Seigneur, la tienne fut souillée
De sang et d'eau pour mes pechez.

Si je me plains de la malice
De quelque amy qui me trahisse,
Dont les infidelles appas,
Avecques son langage double,
Mon esprit trop credule trouble,
Tu fus bien trahy par Judas.

Si je me plains des adversaires,
Et de la prison de mes freres,
Et de leur tourment enduré,
Je pensse à ta douleur extreme :
Tu fus bien prisonnier toy mesme
Ainsy qu'un esclave enferré.

Seigneur, que ma peine est petite!
Je n'ay que ce que je merite;
Tu as bien souffert le trespas,
Tant de tourments et tant de peines,
Tant de traverses inhumaines,
Et tu ne le meritois pas!

Si tu veux punir nos offences,
Fais qu'au milieu de tes vengeances,
Le tourment ne soit le vainqueur,
Et que ma langue trop legere
D'une parolle mensongere
Ne soit infidelle à mon cœur.

Fais qu'avec ta palme indomptable
Le fardeau jamais ne m'accable
De tous ces malheurs que je voy,
Mais que, mesprisant les miseres,
Mesprisant les armes contraires,
Tousjours je me hausse vers toy.

STANCES

« O ciel, des dieux l'hoste et le pere,
Contemple ma juste colere!
Seray-je la fable et le ris
D'un homme cruel et superbe?
Regarde couller dessus l'herbe
Le sang de la belle Cypris.

« Que ma doulleur est viollente !
Je voy ma main toute sanglante ;
Mais la fureur qui me poursuit
Estouffe mes cris dans ma bouche.
Las ! que le mal au vif me touche !
Las ! que ma blessure me cuit !

« Je suis de sang toute mouillée,
Et ma robbe est toute souillée ;
Mes yeux sont tout souillez de pleurs,
Mon teint est tout souillé de crasse,
Et du sang coullant sur la place
Je souille les nouvelles fleurs. »

Ainsy lamentoit Cytherée...

. . . . . .

CHANSONS

I

Que ne t'enflames-tu, toi qui peux enflamer
Les mortels de tes yeux, homicides lumieres?
C'est ainsy comme font les Thessales sorcieres,
Qui, charmant un chacun, ne se peuvent charmer.

Si c'est un feu qui sort de ton œil radieux,
Comment peux-tu loger, toute pleine de glace,
Deux contraires chez toy? Las! chacun a sa place :
La glace dans le cœur et le feu dans les yeulx.

Mais, si c'estoit un feu comme l'aultre element,
Il ne pourroit durer, dépourveu de pasture.
Ha! je faux : n'a-t-il pas sa propre nourriture,
Le cœur de ses captifs qui luy sert d'aliment?

Comme est-ce que le feu dans tes yeux tu retiens
Qui rend impatient la nüe qui l'enserre?
Amour, qui va dardant son amoureux tonnerre,
Le conserve affin de conserver les siens.

C'est un beau feu divin qui jamais ne te point,
C'est un soleil luisant qui jamais ne t'esclaire,
Ressemblant à Phœbus, dont la torche ordinaire
Eschauffe tout le monde et ne s'eschauffe point.

Ha! chetif, que le feu qui m'est venu de toy
Du tien est different, qui ne t'est difficile!
Je semble au mont Etna, horreur de la Sicille,
Je brûle incessamment et ne brûle que moy.

II

CONTRE L'ESPOIR

De tous les tourmens amoureux
Qu'Amour donne à ceulx de sa suitte,
L'espoir est le plus dangereux
Et celuy que moins l'on evite.

L'espoir est d'amour compaignon :
Ils sont une essence commune;
Ils ne different que de nom,
Mais tousjours la chose n'est qu'une.

Car Amour, ce brave vainqueur,
N'est qu'un espoir de jouissance :
Ostons l'espoir de nostre cœur,
Nous ostons d'amour la puissance.

L'espoir fait l'amour eternel;
C'est un bourreau plein de furie,
Qui donne à boire au criminel
Pour croistre son mal et sa vie.

J'accompare au songe incertain
Cet espoir menteur et frivole,
Car tous deux s'écoulent soudain
Plus viste qu'un oyseau qui volle.

Mais le songe vient en dormant
Qui nous paist de faulse merveille,
Et l'esperance est proprement
Le songe d'un homme qui veille.

III

DE LA FUEILLE MORTE

A MADAME MARIE

Ma belle et chere fueille morte,
Que je t'ayme et que j'ayme aussy
La belle couleur que tu porte
Comme tesmoing de mon soucy !

Les flammes du soleil cuisantes
Font seicher l'humeur et le teint,
Et je meurs, des flammes luisantes
D'un bel œil à toute heure atteint.

Tu pers, ô fueille morte heureuse,
Mourant, ton premier teint et vert;
Et, seiché d'ardeur amoureuse,
Le plus beau de mes ans se pert.

Tu quittes le vert, qui figure
La jeunesse et la volupté ;
Une aussy cherist ta parure,
Qui est la même chasteté.

O vert, d'un fol espoir le pere,
C'est toy dont il est recouvert,
Comme un venin d'une vipere
Qui tousjours est marqué de vert.

L'esperance est d'Amour nourrice :
Elle ressemble à l'eau que boit
Un criminel, sur le supplice,
Qui sa vie et son mal accroist.

L'espoir et le vert j'abandonne,
Et seulle je te veux choisir,
Belle fueille morte qui donne
La mort à mon salle desir.

Si l'ecarlate, comme on pensse,
Cache dans soy quelque froideur,
N'as-tu point pareille puissance
Contre mon amoureuse ardeur ?

Ma fueille morte, je te baise,
Te cachant au fond de mon cœur ;
Mais où cacherai-je la braise
Que me darde un bel œil vainqueur ?

Amortis un peu l'estincelle
Que ce petit Dieu sans repos
Des yeux de ma chaste rebelle
M'alume au profond de mes os.

Ainsy le beau chef de Marye
De ta couleur soit tousjours teint !
Ainsy nulle tache ennemie
Jamais ne te souille le teint !

IV

Un amant n'est jamais seur ;
Tousjours en sa fantaisie
Logent le frere et la seur :
L'amour et la jalousie.

L'on ha tousjours quelque peur
Quand on ayme de bon cœur.

Tout ce que Madame void,
Tout ce qui d'elle s'approche,
Tout me fait mourir de froid
Et me fait changer en roche.

L'on ha tousjours, etc.

Surtout je me plains d'un vent
Qui d'auprés d'elle ne bouge,
Et qui luy fait bien souvent
Lever son cotillon rouge.

L'on ha tousjours, etc.

Ce vent trop audacieux
Privé son tetin lui touche :
Il luy va baiser les yeux,
Il luy va baiser la bouche.

L'on ha tousjours, etc.

Ma mye, entrez en courroux,
S'il vient vous baizer encore:
Il est amoureux de vous
Comme un Zephyr d'une Flore.

L'on ha tousjours, etc.

Ainsi le vent Aquilon
Caressoit une Orythie,
Puis d'un courage felon
L'enleva dans la Scythie.

L'on a tousjours, etc.

O vent, ton cœur inconstant
En amours est trop vollage :
Pourquoi la baises-tu tant?
Tu luy gastes le visage.

L'on ha tousjours, etc.

Il te fauldroit seulement
Au travers d'une campaigne
Caresser une jument
Comme tu fais en Espaigne.

L'on ha tousjours, etc.

Hélas! ce qui plus me nuit
C'est que Madame est muable :
Le vent aussy la poursuit,
Comme chacun son semblable.

L'on ha tousjours, etc.

Madame, accusez ma voix
Qui legere vous appelle ;
Faites que menteur je sois,
Et que vous soiez fidelle.

L'on ha tousjours, etc.

V

JE NE ME PUIS ACCOUSTUMER

A VOUS AYMER

Mignonne, enfin, voila que c'est :
Vostre langage me desplaist ;
Vos humeurs, vostre continence...
Je veux dire ce que je pense.

Je ne me puis accoustumer
A vous aymer.

Ou c'est faulte en vous de beauté,
Ou faulte en moy de volonté :

Peut-estre que c'est l'un et l'autre,
Car je ne sçaurois estre vostre.

Je ne me puis, etc.

Ou bien c'est quelque estre jaloux
Qui met ce discord entre nous,
Ou bien le destin qui s'oppose,
Ou bien [encor] quelqu'autre chose.

Je ne me puis, etc.

Je ne suis point dissimulé;
Mon cœur ne peut estre bruslé
Par une petite estincelle
D'une si petite chandelle.

Je ne me puis, etc.

C'est un prodige audacieux
Qui s'envolle jusques aux cieux,
Et, s'il faut qu'un feu le consume,
Il faut qu'un beau soleil l'allume.

Je ne me puis, etc.

Prenez donc resolution
De mon deffault d'affection ;
Et, sans vous tenir en attente,
J'ay d'aultre amour qui me contente.

Je ne me puis, etc.

SUR L'ANAGRAMME DE X...

DIGNE CHARME A L'AMANT

Qu'un homme endure doucement,
Aimant une si belle dame,
De son bel œil la belle flame !
C'est un digne charme à l'amant.

Aussi j'adore mon tourment
Et cheris le mal qui m'opresse,
Car une si belle maistresse
C'est un digne charme à l'amant.

Son ris, c'est un enchantement,
Ses cheveux sont de belles chesnes,
Et son œil, cause de mes peines,
C'est un digne charme à l'amant.

O doux ris qui me vas charmant,
Plus doux que celuy de Cyprine,
C'est toy qui mes peines termine,
O ris, digne charme à l'amant.

Et vous, mon clair contentement,
Beaux cheveux, bel œil admirable,
Eh Dieu! qui n'auroit agreable
Un si digne charme à l'amant!

POÉSIES DIVERSES

QUATRAIN

J'aime une belle et simple Croix;
Celle de Lorraine me trouble,
Bien que de l'Union je sois :
Car je n'ayme point la Croix double.

AULTRE

Madame a bonne affection
Envers nostre foy catholique ;
Elle est un petit politique,
Mais elle aime bien l'union.

AULTRE

Ce penitent qui carressoit
Celle dont le bel œil me blesse,
Au lieu de se donner le fouët,
Il le donnoit à ma maîtresse.

POUR LA PEINTURE DE MADAME MARIE

Qui veult peindre Marie, au lieu de ses cheveulx
Il fault peindre de l'or, du coral pour sa boche,
Des roses pour son teint, des astres pour ses yeulx,
Pour son front un cristal, pour son cœur une roche.

IN MARIÆ PICTURAM

Audax, qui Mariæ vultus effingere tentas,
Siste, tuo ne sis crimine Pygmalion.

QUATRAIN

Peintre qui de ta main découvre un million
D'atraitz, hostes des yeulx de la belle que j'ayme,
Garde-toy de sembler au Grec Pygmalion,
Qui devint amoureux de son ouvrage mesme.

AULTRE

Si vostre confesseur vous tence
D'un peché qu'il veille sçavoir,
Venez à moy pour recevoir
Un coup de fouët pour penitence.

AULTRE

Tousjours la flame bleue est la plus chaude flame :
Le soufre teint en bleu la couleur de son feu.
Aussy le penitent, courtisan de madame,
Receloit son ardeur d'un habillement bleu.

AULTRE

Si Marie ne se contente
De cet emplastre que voicy,
Dis-luy, pour la guerir aussi,
Qu'il luy fauldroit mettre une tente.

ANAGRAMME

JEHAN BERTAULT

Quelqu'un d'avarice saisy
Sera serf d'un profit inique ;
Mais Bertault, qui suit la musique,
HA UN ÉTAT LIBRE *choisy.*

QUATRAIN

Je ne sçay si je faulx en rien,
Ou bien si j'ay trop de couraige,
Mais, ô Du Pont, je voudrois bien
Aprivoiser ceste sauvage !

NOTES

Page 2, vers 5. Cette demoiselle La Croix, qui fut la muse inspiratrice des œuvres de jeunesse de Motin, devait être la fille, ou tout au moins la parente d'un Vincent de La Croix, échevin de la ville de Bourges en 1562 et anobli comme tel en vertu de lettres patentes octroyées par le roi Louis XI aux maires et échevins de cette bonne et fidèle cité. Ce même Vincent de La Croix fut un des signataires, avec le père de Motin, de cette convention de 1568, par laquelle deux cent trente-six habitants de Bourges promirent et jurèrent de s'unir pour la défense de l'Église catholique et pour le maintien de ses droits.

2, 6. *Quelquefois*... n'est-ce pas plutôt *autrefois?*

3. Ce sonnet semble un écho affaibli de la muse de Ronsard : évidemment l'image du grand poète était encore présente à tous les yeux. La cadence de ses vers sonnait toujours aux oreilles : les grâces un peu mièvres de ses odelettes s'imposaient à ses contemporains : qui sait même si le sonnet de Motin où nous relevons cette curieuse ressemblance avec le faire de Ronsard n'a pas été écrit du vivant même du chef d'école? — A vrai dire, son influence s'éteignit avec le siècle ; et nos lecteurs constateront sans peine que si Motin a pu s'inspirer dans certaines de ses œuvres de jeunesse de l'exemple de Ronsard, il l'oublie complètement quelques années plus tard, comme le prouvent les pièces qui nous restent de lui et qui sont imprimées dans les recueils du commencement du XVIIe siècle.

4, 1. *Seraine*... sirène.

— 11. *Ores guay, ores triste*... tantôt gai, tantôt triste.

5, 14. Motin, comme bien d'autres poètes du même temps

et... des siècles futurs, maudit l'heure malencontreuse où il crut que la profession d'amant des neuf Sœurs lui rapporterait honneur et fortune. Plus tard, quoique poète de cour, il ne trouvera pas d'expressions assez amères pour déplorer la condition des ambitieux qui recherchent la faveur des princes.

P. 6, v. 3. Apollon, chassé de l'Olympe, fut réduit à garder les troupeaux du roi Admète en Thessalie.

— 4. Ce vers termine singulièrement le premier quatrain. Il semblerait plutôt se rattacher au deuxième, sans le mot *puis* qui déroute toute espèce de commentaire. Il y a eu évidemment transposition ou erreur de la part du copiste.

— 5. *Fuitive*... fugitive.

— 9. Le copiste avait écrit *troupeau :* erreur grossière ; un troupeau donne-t-il à boire? *Coupeau* (coteau) me paraît la version véritable.

— 14. Préjugé des temps anciens qui était encore un article de foi au XVIe siècle.

8. 1. Qu'est-ce que ce Jean Louvert dont les *carmes* (*carmina*, vers), non les *charmes* et les *écrits*, engendrent mille *cris ?* — Est-il de la famille des Louvert qui donne, dans les premières années du XVIIe siècle, un avocat au présidial de Bourges, allié de Catherinot?

— 2. *Requoy*, du latin *requies*, repos.

— 3. *Coy*, du latin *quietus*, paisible.

9, l. 2. Les De Cambray étaient de la famille de Jacques Cœur. L'un d'eux, François, fut premier conseiller au siège présidial ; et J. de Cambray, dont Motin a écrit le *Tumbeau*, fut élu en 1574 et mourut en 1586.

10, 1 et s. Cette pièce semble une traduction fruste et naïve d'une épigramme de l'Anthologie ; elle est à l'adresse d'un nouveau-né dont la famille est absolument inconnue.

11, 9. Dans cette touchante épitaphe, Motin emploie, pour dire que son frère est mort à sept ans, une périphrase que les poètes de la fin du XVIIIe siècle reproduiront à satiété. — Cette épitaphe démontre très nettement que le Motin dont Chenu annonce la mort dans ses *Antiquités de Bourges* n'est autre que notre auteur : il est certain que l'avocat berrichon, confondant les deux frères ensemble, a donné le titre de *fa-*

meux poète à l'enfant de sept ans en attribuant à l'aîné le prénom du cadet.

P. 12, v. 5. *Sagette*, du latin *sagitta*, flèche.

— 10. *Rebouchа*... repoussa. « *Reboucher*, émousser un tranchant ou pointe. » (Nicot, *Thrésor de la langue françoise*, 1606.)

— 13. Le texte primitif porte : *N'y a-il*... beaucoup plus correct, quoique moins euphonique, que le *n'y a-t-il* moderne.

13, 6. Au dire de La Thaumassière, la peste sévit avec une telle intensité à Bourges en 1581, qu'il y mourut, cette année-là, plus de sept mille personnes : depuis elle y resta longtemps encore à l'état endemique : il est probable que la pièce de Motin ne fut pas composée en 1581 ; il eût été trop jeune à cette époque pour signaler cette effroyable mortalité.

14, 2. *Veaulx*, injure la plus sanglante qu'on pût infliger à un homme au XVIe et au XVIIe siècle.

15, 13. Quel est ce père Bernard dont le souvenir sert de trait final à ce joli sonnet ? — Des biographes parlent d'un moine célèbre du même nom, dont les prédications faisaient courir tout Paris ; mais il ne peut être contemporain de notre poète, puisqu'il naquit en 1588, à l'époque où nous supposons que Motin composa ses premières pièces. — D'ailleurs, le P. Bernard dont parle le pauvre amoureux prêchait à Saint-Étienne, église cathédrale, métropolitaine, primatiale et patriarcale de Bourges, soumise à la seule autorité du Saint-Père. Ce prédicateur est absolument inconnu.

16. Cath. Genton était fille de Claude Genton, maire de Bourges en 1580, le même sans doute que le signataire de la déclaration d'union de 1568.

— 7. Le vers n'a que onze syllabes. Négligence du copiste.

17. *Marguerite*... Motin nomme ainsi sa cousine : est-elle de la famille de ce Bonnet qui signa le traité d'union de 1568 et dont le poète Bonnet, qui se dit « neveu d'alliance » de notre auteur, est probablement un descendant ?

— 1. *Gentille* ne pouvant rimer avec *indiscrette*, il est à supposer que Motin avait, à la place d'*indiscrette*, écrit *inciville*, et que le copiste n'en a pris nul souci.

P. 18, v. 2. *Cautele*... ruse : nous avons conservé l'adjectif *cauteleux*.

19, 1. On remarquera que *Jehanne*, qui ne compte ici que pour deux syllabes, compte pour trois dans le dernier vers du sonnet.

— 7. La Tour, nommée encore la Grosse-Tour, était fort élevée : ses murailles, d'une épaisseur prodigieuse, étaient flanquées de petites tours. Des auteurs prétendent qu'elle fut construite par César. D'autres, plus dignes de foi, assurent qu'elle fut commencée par Louis le Jeune et terminée par Philippe-Auguste. Pendant les guerres de religion, elle fut l'objet des convoitises et des attaques des divers partis, prétention qui explique le vers de Motin. En effet, en 1588, elle fut assiégée parce qu'elle « tenait contre le service du roi ». Louis XIV en ordonna la démolition en 1651, et l'explosion qui la détruisit fut suivie d'une terrible catastrophe. On releva dix-sept tués et trente blessés, entre autres des écoliers, un chanoine de Saint-Étienne et un vicaire de la même église, le sieur de La Croix, peut-être un parent de l'inexorable maîtresse de Motin. — Dans cette tour furent emprisonnés le cardinal La Balue, Louis d'Orléans et Ludovic Sforce.

— 14. Faute de quantité due à la négligence du copiste.

20, 1. Les Fradet appartenaient à la noblesse berrichonne bien avant que les lettres patentes de Louis XI en eussent accordé les privilèges aux maires et échevins de la ville de Bourges. Cette famille fournit au corps municipal nombre de maires, d'échevins, et des conseillers au bailliage et présidial de Bourges. Un de ces membres signa le pacte d'union des catholiques, très-probablement Antoine, qui fut élu cette même année échevin. — Quant à celui dont parle Motin, il devait être le fils d'Antoine : il s'appelait Claude Fradet, écuyer, sieur de Chappes. En 1587, il fut pourvu de la charge de lieutenant criminel en survivance de son père ; et tous deux l'exercèrent conjointement jusqu'en 1589. Plus tard, Claude Fradet fut nommé lieutenant général, et nous le retrouvons en 1605 présidant le conseil des maires et des échevins.

— 5. *Remirer*... autrement énergique qu'*admirer*.

21, 1. Détail de toilette féminine confirmé par les portraits du temps.

P. 21, v. 2. *Cythère*, c'est-à-dire Catherine Genton qu'il a précédemment anagrammatisée.

— 7. *Ton propre affaire...* Ce masculin se trouve fréquemment dans les auteurs.

24, 9. *Je faux* (latin *fallor*), je me trompe.

— 10. *Piteux*, miséricordieux; *pitoyable*, comme on disait encore au XVIIe siècle.

25, 5. Motin eut à se plaindre sans doute de quelque entreprise d'un beau capitaine contre son amie. Les militaires sont coutumiers du fait, paraît-il; et les poètes le leur reprochent assez amèrement. Ronsard, dans une de ses plus jolies gaillardises, voue aux dieux infernaux des soldats qui lui avaient joué le même tour. (Voir les *Folastreries de Janot.*)

— 10. Ne faut-il pas lire *secret*, terme plus correct au point de vue de la rime ?

28, 4. *Imployable...* dans le sens du latin *inflexibilis.*

— 13. *Regarde... je* sous-entendu.

29. Nous n'avons aucun renseignement sur un épisode complètement étranger à la vie et à l'œuvre de Motin; nous ignorons pourquoi cet échantillon de la poétique de Bridard s'est glissé dans le manuscrit : il nous faut toutefois l'accueillir avec empressement. Le nom de Motin, deux fois répété dans les quatre sonnets qui suivent, nous garantit, sans conteste, l'authenticité des poésies qui lui sont attribuées. Bridard et de La Roche étaient sans doute, comme Motin, comme la plupart des fils des bourgeois de Bourges, dont nous retrouvons souvent ici les noms, de joyeux étudiants suivant les cours de la célèbre université. Le sieur de La Roche et la demoiselle de La Goutte Bernard nous sont absolument inconnus : quant à Bridard, ne serait-il pas le même que le Claude Bridard, fils d'un Bridard, échevin en 1546, qui présida, comme lieutenant particulier, en 1601, le conseil des maires et des échevins ? Il fut peut-être le modèle des officiers de justice; mais, comme poète, quel feu roulant de calembours !

34, 14. Quelle explosion de joie ! Au moins avons-nous la consolation de constater que ce pauvre Motin ne rencontra pas toujours des cruelles.

35. La famille Mareschal, dont un des membres signa le

pacte d'union des catholiques en 1568, donna à la ville de Bourges des conseillers au présidial, des maires et des échevins. — L'un d'eux, élu maire en 1587 et mort en 1615, avait une fille qui s'appelait Aimée Est-ce la même que Madeleine Mareschal, cette blonde si cruelle pour notre poète?

P. 36, v. 2 et 6. Négligence dans la rime (deux fois *attachez*) que je ne saurais attribuer à Motin.

37. Aucun renseignement sur Mlle de Mottet. — Il y avait un conseiller au présidial du nom de du Molin en 1595.

— 7. *Emble*... enlève.

38, 8. *Se guerdonne*... se récompense.

— 12. *Ne te chault*... ne te soucie.

39, 4. N'est-ce pas plutôt *se hausser?*

— 6 et 7. *Arrachée*, pour *attachée*. — *A mon malheur*, au lieu de *pour mon malheur*.

40, 9. A quel personnage Motin fait-il allusion? — Plus tard, ce surnom fut donné à Henri IV. Un joli conte de Sénecé, *la Roupie*, commence ainsi :

Quand huguenots dont la France est purgée
Par la vertu de l'Hercule gaulois.....

41, 14. Pour un poète qui rime d'ordinaire assez richement, *coustume* et *lune* sont deux rimes plus qu'indigentes, à moins que le copiste n'ait écrit *coustume* pour *commune*. — Lundi, *lunæ dies*, le jour de la lune.

43, 3. Les jésuites, arrivés à Bourges dans la seconde moitié du XVIe siècle, furent mis en possession du collège de Sainte-Marie, vers l'an 1573. Ils durent quitter la ville en 1594 après l'attentat de Châtel sur Henri IV. Ces poésies sont donc antérieures au bannissement de la congrégation. Les jésuites ne rentrèrent à Bourges qu'en 1601, et nous avons établi qu'à cette époque Motin était à Paris.

44, 7. *Je despite*... je brave, je méprise.

— 10. *Espoint*... percé, du latin *punctus*.

— 11. *Rais*... rayons. — *A l'heure*... sur l'heure.

45, 13 et 14. *Aussi* n'est-il pas là pour *ainsi?*

46, 1. Motin s'adresse à l'Amour.

P. 47, v. 1. Les Manceron, qui faisaient partie, eux aussi, de la bourgeoisie riche, puissante, éclairée de la ville de Bourges, comptaient parmi leurs membres des conseillers au bailliage et au présidial, des maires et des échevins. — L'ami de Motin, assez savant pour lire Artémidore dans l'original, puisque la première traduction latine qui en parut, date de 1603, doit être le même que le Manceron qui présida en 1606 le conseil des échevins. Artémidore, natif d'Éphèse et contemporain d'Antonin, est l'auteur d'un traité des songes (Ὀνειροκριτικόν).

— 11. Est-ce une allusion à ce beau militaire qui lui ravit le cœur de sa maîtresse?

48, 4. Les *Frères Jumeaux* ou *Gémeaux*... constellation bien connue des marins, et qui passait à leurs yeux pour l'étoile du salut.

— 9. *Comme il est*... comme on dit.

50, 8. *Toutes choses enfin reviennent à leur estre*... Motin avait déjà dit dans son sonnet contre La Roche (p. 30) et cette idée philosophique est presque un cliché de l'époque :

... Il faut
Qu'à son estre premier toute chose revienne.

— 12. *Le port*... N'est-ce pas plutôt *le bord?*

51, 9. La tante sans doute.

— 13. *Un petit*... un peu.

52. Motin aurait-il donc été maltraité par l'amitié comme il le fut par l'amour? Le ton d'amertume qui règne dans ce sonnet semble l'indiquer.

— 3. On remarquera que, pour que le vers ait sa mesure, il faut faire quatre syllabes de *Pi-ri-tho-is*, qui alors ne rime plus avec *lois*.

53, 1. Charlet était une porte de la ville percée dans une muraille élevée, paraît-il, par Charlemagne : en sortant de Bourges par cette porte, on côtoyait la rivière d'Yevrette jusqu'au *gué* qui porte le nom de *Gué aux Dames :* un faubourg et deux rues portent encore le nom de Charlet.

54. Ce sonnet a été composé en l'honneur de Mlle de La

Goutte Bernard à qui Motin avait déjà adressé quelques pièces. (Voir pages 31 et 32.)

P. 55. La même idée, exprimée avec moins de grâce cependant, se retrouve dans une pièce de Motin, publiée dans le *Cabinet satyrique*, sous le nom de la Chasse de la puce d'Uranie... Au reste, les poètes du XVIe et du XVIIe siècle semblent prendre un plaisir extrême à chanter cet insecte malfaisant, sur lequel La Fontaine appelait la massue d'Hercule. Faut-il rappeler à ce propos le volume de poésies que fit enfanter aux beaux esprits de la fin du XVIe siècle la puce fameuse de Mme Des Roches? (Voir ce recueil dans notre collection du *Cabinet du Bibliophile*, no III.)

— v. 2. *Flot d'yvoire...* L'image paraît plus gracieuse qu'elle ne l'est en réalité : une jeune fille qui aurait deux *flots* au lieu de deux *pommes* d'ivoire ne devrait exercer que médiocrement l'enthousiasme d'un poète. Aussi croyons-nous à une erreur de copiste et pensons nous qu'il faut lire *mont* pour *flot*.

59, 19. Le laurier était en effet (qu'on nous passe l'expression) le paratonnerre de nos anciens poètes, et Motin, d'ordinaire fort modeste, profite de l'occasion pour s'administrer, suivant l'habitude du reste de ses contemporains, un bon coup d'encensoir.

61, 10. *Somme...* en somme.

63, 13. Le grand jurisconsulte Cujas mourut à Bourges, en 1590. Il appartenait, depuis 1554, à l'université de cette ville. Une affluence considérable d'élèves suivait ses cours, qui étaient non seulement gratuits, mais encore fort onéreux pour le professeur qui assistait souvent les pauvres étudiants de sa bourse.

64, 10. Tous les poètes du temps (consulter à cet égard la 1re édition des *Muses ralliées* de Despinelle), sinon les écrivains de la période de 1585 à 1595, sans exception, ont flétri énergiquement les horreurs de la guerre civile et les excès quels qu'ils fussent et d'où qu'ils vinssent.

— 14. *Tu soulois...* tu avais coutume : *solebas*, dit le latin.

65, 14. Raguse a été fondée par des fugitifs d'Épidaure et de Salone au VIe et au VIIe siècle avant J.-C.

P. 66, v. 9. Jupiter frappa Esculape de la foudre.

Il ne faut pas s'étonner de l'accès de reconnaissance de Motin pour son barbier. Motin, comme l'indiquent quelques pièces du temps et comme il l'avoue lui-même, n'avait rien de commun avec Antinoüs.

69, 1. Il y a une omission dans ce vers, qui n'est que de six syllabes au lieu de huit.

70, 10. *Guée*, orthographe fantaisiste, qui n'empêche pas le vers de manquer d'une syllabe.

— 18. Les violettes portaient, au XVIe siècle, le nom de Violettes de Mars : elles fleurissent, en effet, en mars.

— 19. Les propriétés de la violette aujourd'hui sont un peu plus modestes. La fleur est simplement pectorale, la feuille est sans emploi, et la racine est vomitive. Mais la marguerite n'a pas même, que je sache, ces vertus thérapeutiques.

72, 1. Cette façon d'écrire démon (*daimon*) est conforme à l'étymologie grecque, *δαίμων*.

74, 2, *Charites*... grâces, du grec *χάριτες*.

— 15. *Penssé en nous*. La préposition *en* ne donne-t-elle pas plus de charme à l'idée que la préposition *à?* On se rappellera, à ce propos, ces vers de l'épitaphe bien connue de Régnier, faite par lui-même :

Et si m'estonne fort pourquoy
La Mort osa songer à moy,
Qui ne songeay jamais en elle..

75, 12. *Efficace*, substantif usité au XVIe siècle. (V. Nicot.)

77, 3. Cette pièce porte sa date avec elle : Motin l'a composée pendant les guerres de religion.

78, 13. J'aimerais mieux *sa*, à moins que Motin n'ait voulu rendre textuellement le terme latin, *novissima verba*.

— 19. *Idée*... image.

80. Cette dernière strophe, qui fait allusion, à notre avis, aux négociations entamées entre Henri IV et les principaux chefs de la Ligue, est une nouvelle indication pour la biographie de Motin.

A quelle époque ces psaumes et cantiques furent-ils com-

posés? — Il semble qu'ils aient été écrits, comme l'étaient les poésies spirituelles des contemporains et comme le furent plus tard les psaumes de La Fontaine, en expiation des œuvres amoureuses et satiriques composées par Motin aux premières heures de sa jeunesse. Ce ne sont pas du reste les seules pièces religieuses de notre poète : les recueils imprimés contenant les œuvres de Motin et les manuscrits de Conrart ont recueilli de lui des méditations, qui se rapprochent beaucoup de celles-ci.

P. 80, v. 14. Le vers manque d'une syllabe.

81-82. Ce cantique n'est-il qu'une paraphrase ou bien la plainte d'un homme frappé dans ses affections les plus chères, accablé par ses amis, trahi par sa maîtresse? Les griefs paraissent trop nettement articulés, pour n'avoir pas quelque apparence de vérité. Et ses nombreuses disgrâces l'obligèrent-elles à quitter Bourges pour Paris? — Nous avons trouvé dans les notables questions et arrêts de Chenu, son contemporain, l'histoire d'une *Mariète Motin*, condamnée en 1602 par les juges de Laon à la question et au bannissement du royaume pour crime de sortilège? Existe-t-il quelque rapport, bien que les dates s'accordent peu, entre ces deux faits : les « traverses » de Motin, comme il le dit lui-même, à Bourges et la condamnation de cette femme?

— v. 4-9. Il faudrait *troublent* au lieu de *trouble*, mais alors la rime n'y serait plus. — *De quelque amy*... La phrase est, d'ailleurs, peu intelligible. La version suivante ne serait-elle pas la vraie?

D'une amye qui me trahisse
Par ses infidelles appas,
Et qui par son langage double.....

83, 7. *Palme*... main, du latin *palma*.

— 13. Ces stances, imitées certainement du latin, s'arrêtent brusquement, dans le manuscrit, au premier vers de la quatrième strophe.

86, 1. Une erreur de copiste rend la quatrième strophe peu intelligible et inflige au quatrième vers une faute de quantité.

— 5. *Point*... comme *espoint*, du latin *pungere*, piquer, percer.

P. 88, v. 6. *L'humeur...* du latin *humor*, humidité.

90, 10. *Teint.* Je m'explique difficilement une chevelure couleur feuille morte. Motin n'a-t-il pas écrit plutôt *ceint?*

91, 12. *Privé*, pris adverbialement dans le sens du latin *privatim*, en particulier.

95. *Sur l'anagramme de X...* Bien que la reconstitution d'un anagramme soit un travail de combinaison auprès duquel l'étude de toutes les gammes alphabétiques d'un coffre-fort n'est qu'un jeu d'enfant, nous avons pu retrouver le nom correspondant à ce jeu d'esprit heureusement fort rare chez notre auteur : il adresse ces couplets à Magdeleine Maréchal.

97. Cette série de quatrains, qui rappelle les passions politiques de l'époque et les cérémonies religieuses chères à Henri III, sont autant de dates pour la biographie de Motin, qui devait être, de par sa naissance et de par ses convictions, le modèle du parfait ligueur.

Vitupère... blâme, du latin *vituperare*.

— 7. On appelait politiques les membres de ce tiers-parti, qui se forma sous Charles IX et sous Henri III, de ligueurs et de huguenots mécontents, *malcontents* (comme on les appelait alors). Dispersés en apparence par la défection de leurs principaux chefs en 1576, ils n'en constituaient pas moins ce grand parti national qui se rallia au panache blanc du roi Henri, sur le terrain d'une transaction honorable pour les deux religions.

98, 6. *Boche* pour *bouche*. Motin a fabriqué un barbarisme pour le besoin de la rime.

100, 6. *Anagramme sur Jehan Bertault...* Est-ce le Bertaut évêque de Séez qui porte le même prénom? Au reste, le sens de ce quatrain est peu intelligible.

— 11. La famille Du Pont appartenait à la noblesse berrichonne; deux de ses représentants, les deux frères, vivaient vers la fin du XVIe siècle; un d'eux fut conseiller au bailliage et présidial de Bourges, et se maria en 1575.

TABLE

Pages

MOTIN, SA VIE ET SES ŒUVRES, par Paul d'Estrée . . . 1

SONNETS.

I. *Le soleil en tous lieux decouvre sa lumiere* 1
II. *Si le soleil vous brusle, o gentilles fleurettes* 3
III. *Seraine belle et doulce, à la voix doulce et belle.* . 4
IV. Adieu aux Muses 5
V. Aultre sur le mesme subject 6
VI. *Sur toutes les coulleurs j'ayme la feuille morte.* . . 7
VII. Tumbeau d'un sieur Jehan Louvert. 8
VIII. Tumbeau du deffunct M. le doyen de Cambray. 9
IX. Epitaphe de Perion.. 10
X. Tumbeau de deffunct Jacques Motin, mon frere. . 11
XI. A Marie 12
XII. Lorsque le voisin de Marie mourut de peste. . . 13
XIII. *Je n'ayme point à voir cette idole admirée.* . . . 14
XIV. *Lorsque, fâché, ta cruaulté j'accuse.* 15
XV. Anagramme sur le nom de damoiselle Catherine Genton. 16
XVI. A Marguerite 17
XVII. A Jehanne 18
XVIII. *Je venois de laisser ma Jehanne qui despouille* . 19
XIX. *J'ay ce plaisir, Fradet, ô plaisir trop vollage!.* . 20
XX. *Ce poil qui sur un moule arengé se fait voir* . . . 21
XXI. A Jeanne 22

Pages

XXII. *Comment, ô belle Croix, sitost que je vous laisse.* 23
XXIII. *O Croix, qui de la croix ton beau surnom retire.* 24
XXIV. *Les soldatz sont trompeurs : ceux qui suivent la guerre* 25
XXV. *Que vous estes heureux, si vous pouvez connoistre.* 26
XXVI. *Je veulx, mon cœur, maulgré ce populaire.* . . 27
XXVII. *Fuyant la tirannie aux humains incroiable* . . 28
XXVIII. Bridard, sur les amours du sieur de La Roche et de damoiselle La Goutte Bernard. 29
XXIX. Motin, contre ledit sieur de La Roche 30
XXX. Bridard à La Goutte Bernard. 31
XXXI. Motin à La Goutte Bernard. 32
XXXII. *Elle a medit, superbe, indiscrette, insensée.* . 33
XXXIII. *Je ne sçay quel demon qui preside aux amours.* 34
XXXIV. A Mlle Magdeleine Mareschal 35
XXXV. A elle mesme 36
XXXVI. A Mlle de Mottet. 37
XXXVII. *Ce bracelet de musq qui le bras m'environne.* 38
XXXVIII. *Je le voyois se lever et baisser* 39
XXXIX. *O belles chesnes d'or, mes liens honnorables.* . 40
XL. *Et tu n'es pas venue, après ta foy jurée* 41
XLI. *Mes pensers sont pareils aux chandelles de cire.* . 42
XLII. *J'entens sonner la cloche; allons nous retirer* . . 43
XLIII. *Ma bouche est toute en feu : je sens par ma chemise* 44
XLIV. *Ces pas en vain espars affin que je te visse.* . . 45
XLV. *Au moins, si dans mon cœur tu choisis ta demeure.* 46
XLVI. *Manceron, je vous pry, lisez Artemidore.* . . 47
XLVII. *Beaux yeulx, sorciers et doux, mes uniques flambeaux* 48
XLVIII. *La douceur de vos chants et celle de vos yeux.* 49
XLIX. *Rien ne vit de constant, et l'homme fait paroistre* 50
L. *Cachez-vous à mes yeux, beaux yeux que j'aime tant* 51

Pages

LI. *Que vous estes heureux, vous qu'un amour semblable.* 52
LII. *Je m'en vais à Charlet, auprès du quay aux Dames* 53
LIII. *Du beau coral jumeau de ceste belle bouche.* . . 54

STANCES ET ODES.

Elle avoit ouvert son collet 55
J'accuse, en accusant une fille infidelle. 56
Temeraire grandeur, trop superbe et trop haulte. . . . 58
Metamorphose de la feuille morte. 60
Ceste petite emplastre noire 62
Tumbeau de M. Cujas. 63
A un barbier 65
Mon Dieu! que le penser est un peintre sçavant! . . . 66
La beauté des beautez, mon bien-aimé tourment. . . . 68
Les Marguerites ou Pacquettes. A ma cousine Marguerite. 69
A ma commere Jeanne. 72
Allons voir les deux Marguerites. 74
Paraphrase du 129e psaume de David 76
Cantique. *Levez vos yeux, mortels, malencontreuse race.* 77
Si ma jeunesse mesprizée 80
O ciel, des dieux l'hoste et le pere. 83

CHANSONS.

I. *Que ne t'enflames-tu, toi qui peux enflamer.* 85
II. Contre l'espoir. 86
III. De la fueille morte. A Mme Marie 88
IV. *Un amant n'est jamais seur.* 90
V. Je ne me puis accoustumer à vous aymer. 93
Sur l'anagramme de X... Digne charme à l'amant . . 95

Pages

POÉSIES DIVERSES.

J'aime une belle et simple Croix 97
Madame a bonne affection 97
Ce pénitent qui caressoit 98
Pour la peinture de Mme Marie. 98
In Mariæ picturam 98
Peintre, qui de ta main découvre un million 99
Si vostre confesseur vous tence. 99
Tousjours la flame bleue est la plus chaulde flame. . . 99
Si Marie ne se contente. 100
Anagramme. Jehan Bertault 100
Je ne sçay si je faulx en rien. 100

NOTES. 101

Imprimé par D. JOUAUST

POUR LA COLLECTION

DU CABINET DU BIBLIOPHILE

OCTOBRE 1882

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED